This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

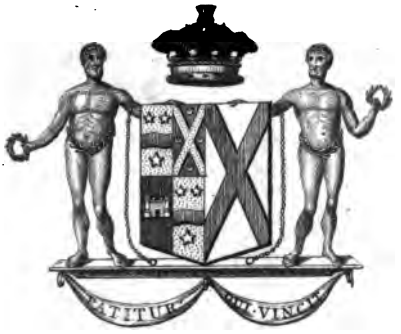
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

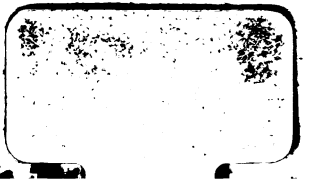
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

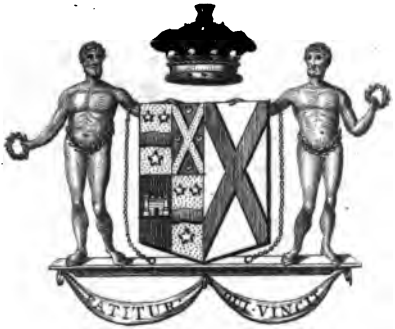
L.E.8



KINNAIRD



L.E.8



KINNAIRD

ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

TOME VII.

ŒUVRES

DIVERSES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

A LONDRES;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques ; au grand Corneille.

M. DCC. LXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 APR 1983
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS

DU LIBRAIRE.

Les pièces qui compoſent ce dernier Volume n'ont point encore paru ; elles ont été trouvées dans les papiers de ~~feue~~ Mad^lle. Marmier, nièce du Comte Antoine Hamilton. Pluſieurs Gens de Lettres ne les ont pas jugées inférieures aux autres écrits de cet ingénieux Ecrivain. L'Allégorie des *Roches de Salisburi*, le Conte de l'*Enchanteur Fauſtus*, le Dialogue *de la Volupté*, leur ont ſemblé ſur-tout mériter une place à côté de ſes plus agréables Ouvrages, & l'on a cru que le Public ne verroit pas ſans intérêt juſqu'aux moindres productions d'une plume auſſi délicate & auſſi polie.

ŒUVRES

DU COMTE ANTOINE HAMILTON.

LES ROCHES DE SALISBURI, *ALLEGORIE.*

CETTE Iſle noble, antique & renommée,
Qui de Neptune à tel point fut aimée,
Qu'un de ſes fils voulut s'y renfermer,
Et de ſon nom Albion la nommer,
Mainte merveille en ſon ſein fait reluire;
Qu'en ces vers-ci, je ne prétends déduire
Par le menu : les chroniqueurs paſſés
En leurs recueils les déduiſant aſſez.
Pour le préſent, ſuffit d'en citer une,

Une ſans plus, mais qui peut mieux
qu'aucune
Paſſer pour rare, & que je garantis,
Sur le rapport de ces recueils gentils.
Ce ſont ces rocs, autrement gonds de pierre
Qu'on voit ſemés en cette noble terre
Tout à travers d'un champ vert & fleuri
Que gens du lieu nomment *Salisburi*,
Et que Merlin, jadis par ſon génie,
Fit tranſporter des marches d'Hibernie:
Car tels rochers ne ſauroient bonnement
Se trouver là, fors par enchantement.
Or noterez qu'entre ces roches nues,
Qui par magie en ce lieu ſont venues,
S'en trouve ſept: trois de chacune part,
Une au deſſus: le tout fait par tel art
Qu'il repréſente une porte effective,
Porte vraiment bien faite & bien naïve;
Mais c'eſt le tout: car qui voudroit y voir
Tours ou chaſtels, doit ailleurs ſe pourvoir,
Et ne ſçait-on encor pour quel office
Ce haut portail eſt là ſans édifice.
Mais ces ſecrets arcanes & ſacrés

Jà ne ſont faits pour être pénétrés,
Fors de ceux là que vaillance autoriſe
A pourchaſſer vertueuſe entrepriſe,
L'épée au poing, fendant juſqu'aux talons,
Traitres, géants, endriaques, felons,
Tant que par eux ſoit mis hors de ſervage
Quelque Empereur ou Roi de franc-lignage.
Entre ceux là, furent priſés jadis
Ageſilan, Floriſel, Amadis,
Et maints encor, de qui Dieu par ſa grace
Juſqu'en nos jours a conſervé la race :
Témoin cettuy que je vais publier,
Sage entre tous, & diſcret Chevalier,
Qui mérita par ſa force invincible
D'être introduit dans la grotte inviſible,
Et que l'on tient iſſu ſelon la chair
De Palmerin le Chevalier ſans pair.
Icelui Preux, vers les roches décrites,
Alloit chantant les vertus & mérites
Du prince Artus des bons tant régretté,
Et recitoit ſur ſon luth argenté
Ce lay plaintif : O rives britanniques !

O Roi dompteur des Saxons tyranniques !
Si, comme on dit, par don ſurnaturel,
Tu dois revoir ce monde temporel
Et revenir chaſſer hors de nos terres
Rébellions, débats, troubles & guerres,
Que tardes tu ? viens revoir ton palais ;
Viens de priſon tirer la douce paix
Qui las ! helas ! déſolée & chetive,
Chez faction languit toujours captive.
Ainſi chantoit le Chevalier dolent.
Lors lui ſembla qu'une voix l'appellant
Par ſon vrai nom, lui parla de la ſorte :
» Si les eſprits qui gardent cette porte,
» En paroiſſant, n'effarouchent tes yeux,
» Tu peux entrer. Le Paladin joyeux
A qui frayeur n'entra jamais dans l'ame
Prend ſon écu, ſe commande à ſa dame,
Approche, arrive, & démons de hurler,
De tempeſter, crier, ſiffler, voler,
Mais pour néant : car ſans crainte ni doute,
Le champion pourſuit toujours ſa route :
Si qu'euſſiez vû tous ces diables cadets

Larves, lutins, lémures, farfadets,
Spectres volants, tenebrions, génies,
En moins de rien ceſſer leurs litanies,
Et s'éclipſer à tout leur carillon
Comme étourneaux devant l'émerillon.
Eux départis, ô merveille imprévue!
La terre s'ouvre, & ne s'offre à la vue
Qu'un antre noir, enfumé, caverneux,
Où d'un brandon l'éclat fuligineux
Semble éclairer par ſes lueurs funébres
L'affreux manoir du prince des ténébres.
A la clarté du flambeau ſtigial,
Par cent dégrés, le Chevalier loyal
Deſcend au creux de la ſpelonque obſcure
Et trouve enfin, pour l'hiſtoire conclure,
Un huis fermé qui s'ouvre ſur l'inſtant
Et lui découvre un palais éclatant,
Palais non pas, mais grotte émerveillable,
Telle que l'œil n'en vit onc de ſemblable,
Et que jamais ſage n'obtint pour don
Telle demeure, hormis Appollidon.
Car c'eſt illec que la troupe des Gnomes,
Dominateurs des terreſtres royaumes,

A raſſemblé, pour leur prince honorer,
Tout ce qui peut ſon ſéjour décorer:
Ambre, corail, ivoire, marguerites,
Perles, Saphirs, Jacinthes, Chriſolites,
Riches métaux, azur corinthien,
Jaſpe, Porphires, & marbre Phrygien;
Sans oublier mainte fine eſcarboucle
Et diamants proprement mis en boucle
Tout à l'entour, de qui l'éclat riant
Pâlir feroit le ſoleil d'orient.
Or entendez qu'en ce lieu de lumiere,
Où l'art ſurmonte encore la matiere,
Brille ſur-tout de rubis étoilé
Un ſiége d'or finement ciſelé,
Où repoſoit le très noble Prophéte
Qui cette grotte a choiſi pour retraite,
Et fut jadis, ſous le roi Pendragon,
Des enchanteurs damé le Parangon.
Bien paroiſſoit être icelui prud'homme,
Prince de ceux que ſages on renomme,
Tant à le voir ſembloit homme de bien,
Vieillard honnête & de noble maintien:
Si qu'eux voyant ſeulement ſon viſage

Euſſent pour chef accepté cettui ſage,
Qui tout-à-l'heure à ſon ſéant dreſſé,
Ayant trois fois éternué, touſſé,
Les yeux luiſants comme deux girandoles,
Au Damoiſel adreſſa ces paroles.
Je ſuis Merlin qu'en vulgaire ſermon,
Vos vieux conteurs prêchent né du démon,
Attribuant, par malice groſſiere,
L'extraction des enfans de lumiere
A la vertu de cet eſprit vilain
Qui de l'enfer fut créé Chaſtelain.
J'ai viſité là haut vos colonies,
Suivant les us de nous autres génies,
Et fus long-tems prophête en Albion,
Dont je plorai l'inique oppreſſion,
Quand Vortiger, dans le ſein Britannique,
Eut attiré le ſerpent Germanique.
O mon pays! ô peuples rédoutés!
Défiez-vous des ſerpents allaités
Aux bords Germains: fuyez leur parentage:
Car c'eſt d'iceux qu'eſt né votre eſclavage.
Je diſparus en ce conflict amer,

Et par mon art tranſportai d'outremer
Les hauts rochers qui ſervent de barriere
A cette grotte, où bornant ma carriere,
Démogorgon, notre Roi ſouverain,
Me fit ſeigneur du peuple ſouterrain.
C'eſt cette gent dont l'eſprit tutelaire
Va parcourant votre monde polaire,
Où je l'envoye en inviſible corps
Examiner les troubles & diſcords
Qui, par l'engin du pere d'impoſtures,
Vont affligeant mortelles créatures.
Par eux adonc, m'ont été rapportés
Tous vos débats, maux & calamités,
Qui par révolte & ruſes infernales,
Ont affolé vos provinces natales :
Si que la paix oncques n'y peut mûrir,
Tant que verrez iniquité fleurir.
Car ne croyez pouvoir par artifice
Paix rétablir ſans l'aide de juſtice.
Parquoi d'abord détruire vous convient
L'enchantement où fraude la détient,
Fraude, ſans qui rebelle felonnie
N'eut engendré ſuperbe tyrannie

Et faction mere de tous les maux
Qui ſont ſortis des palais infernaux.
Or puiſqu'en toi n'eſt encor effacée
La ſouvenance & mémoire paſſée
Du prince Artus, la merveille des rois;
Je veux du ſort t'interpréter les loix,
Et t'expliquer les divins caracteres
Qui ſont enclos au livre des myſteres.
Ces mots finis, le vieillard s'arrêta
Puis, ſe ſignant, quelques mots marmotta
En feuilletant ſon grand antiphonaire,
Où par, comment, & gloſe interlinaire
Se touche au doigt, & ſe montre éclaircy
Tout l'avenir; lors pourſuivit ainſi:
Ce brave Roi de qui l'ardente épée
Au ſang Germain tant de fois fut trempée,
De ſes hauts faits le monde récréant,
Uſurpateurs eut mis tous au néant,
Si d'Atropos la colere felonne
N'eut d'Albion renverſé la colonne.
Ha! male mort! tes laronneſſes mains
Nous l'ont tollu le plus grand des humains!

Et rien n'y ſont ceux là dont le bon zèle
Dans les hauts cieux, comme Enoch, le recéle :
D'où quelque jour à les ouir narrer,
Il reviendra ſon pays bienheurer.
Tous ces rebuts d'antiques prophéties
Ne ſont qu'amas de vieilles facéties,
Dont le droit ſens & myſtere caché
Eſt ſans emblême en ce livre épluché.
De ce bon roi l'héroïque lignée,
Au fond des bois réduite & conſignée,
Donna long-tems aux fideles Gallois
Chefs ſouverains, & magnanimes rois:
Tant qu'une ſœur de ces généreux princes,
Dont le Germain dénoit les provinces,
Le grand Walter en ſes flancs enfanta
Qui leur vrai ſang chez les Pictes porta.
Ici d'Annus la tige eſt mi-partie
Entre les rois de l'antique Scotie,
Puis ſe rejoint dans le ſang bien aimé
Du bon Henri le Sage ſurnommé,
Qui s'uniſſant à la royale race
Du Preux Walter, fait revivre la trace

Des Rois Bretons, dans la douce union
De l'Albanie au regne d'Albion.
Or entends-moi : quoique maint docte
livre
Conte qu'un jour Artus doive revivre
Pour les destins de votre Isle amander,
Si ne devez ce discours regarder
Que comme un type ou sermon pro-
phétique,
Qui vous décrit l'avénement mystique
D'un jeune roi de son sang descendu,
Qui par justice à son peuple rendu,
Doit extirper discordes intestines,
Guerres, débats, scandales & rapines,
Si que pourrez par lui revoir encor
En Albion triompher l'âge d'or,
Et retourner prospérité, richesse,
Dilection, paix, amour & liesse.
Il de nos bords en naissant disparu,
Terres & mers dès l'enfance a couru,
Et s'est appris, par épreuve importune,
A supporter l'une & l'autre fortune,
Afin qu'un jour, par son exemple instruit,

De tout le mal qu'iniquité produit,
Juſtice & droit à tous il ſçache rendre,
Aider le foible & l'opprimé défendre.
La noble Fée & le ſage Devin
Qui de ce prince ont, par vouloir divin,
Juſqu'à ce jour régi la deſtinée,
Jà dès long-temps, ſa naiſſance ont ornée:
L'une des dons qui le corps font chérir,
L'autre de ceux qui font l'ame fleurir:
Tant qu'à le voir, nul preſque ne peut dire
Lequel en lui plus de tendreſſe inſpire,
Grace ou vertu, ne qui réuſſit mieux
A l'admirer, ou le cœur ou les yeux.
Déjà le Dieu qui des combats décide
De près a vu comment ce jeune Alcide
Sçait manier les inſtrumens de Mars,
Écus, hauberts, lances & braquemars,
Et mépriſer dans le champ des batailles
Répos oiſifs, périls & funerailles,
Dont aiſément ſe peut imaginer
Comme en ſon temps il ſçaura gouverner
Ses ennemis, ſi quelqu'un s'en eſcrime;
Non pas les ſiens: car ſon cœur magnanime

Ne connoîtra pour ſes vrais ennemis
Que ceux du peuple en ſa garde rémis.
Auſſi dans peu, ce peuple réfractaire
Réparera ſa coulpe involontaire,
Et pour bientôt faction enterrer,
Le jeune Roi n'aura qu'à ſe montrer.
Car quel eſprit, tant ſoit-il intraitable,
Et for iſſu du manoir délectable,
D'entendement, pourroit à ſon aſpect
N'être ſaiſi d'amour & de reſpect ?
Eſt-il lion, tigre ou ſerpent d'Afrique,
Qui contemplant le regard héroïque
Le noble éclat & la douce fierté
Qui, ſur ce front rempli de majeſté,
Marque ſi bien ce qu'il eſt & doit être,
Ne s'amollît & ne connûr ſon maître ?
Partant croyez, qu'encontre ſes regards,
Point ne tiendront les gentils léopards.
Point n'y tiendroient ogres, antropophages ;
Tous ſeront bons, tous ſeront beaux & ſages.
Antiques mœurs il reſſuſcitera,

Gloire & vertus triompher il fera.
Que dirai plus ? il fermera le temple
Du vieux Janus, & fera ſon exemple
Des bons l'amour & des méchants l'effroi.
Finalement, ce légitime Roi
Fera par-tout fleurir paix & juſtice,
Juſtice & paix, meres de tous délices,
Sans qui, richeſſe, honneur, proſpérité
Font plus de mal que honte & pauvreté.
Alors banquets & feſtins domeſtiques,
Danſes, chanſons, épinices ruſtiques,
Tournois, Béhourts, & tous autres ébats,
Retourneront francs de noiſe & d'ébats;
Et durera cette joie établie
En Albion, juſqu'au retour d'Hélie.
O ! de tous biens principe & fondement !
O ! lors en terre & non point autrement,
Repos, douceur, allegreſſe, innocence,
Déduit, ſoulas, déſirs & jouiſſance !
Levez vos cœurs & tendez vos eſprits,
Peuples heureux, à ces ordres preſcrits
Par le vouloir de la Fée immortelle,
Qui vos deſtins a pris en ſa tutelle.

A tant ſe tût le vieillard nonpareil.
Lors s'inclina le Chevalier Vermeil,
Qui, méditant en extaſe profonde
Ce grand oracle & myſtere où ſe fonde
Tout gentil cœur ami de ſon devoir,
Fut transféré par magique pouvoir
Dans le palais de la haute Pairie;
Palais où gît tout l'art de la Féerie,
Comme celui qui fait par ſa ſplendeur,
De toute l'Iſle admirer la grandeur:
Mais qui pourtant, quoiqu'il joigne & raſſemble,
De ce climat les ſages tous enſemble,
Si ne reluit & n'a d'éclat en ſoi
Que par le trône & les yeux de leur Roi.

PLACET

à Madame la Ducheſſe de Berwick.

DUCHESSE que le ciel a faite
Pour voir tous les cœurs ſous vos loix,
Si vous faiſiez cas de l'emplette :
Mais vous paroiſſez ſatisfaite
Du ſeul dont vous avez fait choix ;
Vous, qui d'une commune voix,
Etes plus belle & plus parfaite
Que vous ne l'étiez autrefois,
Lorſque, ſous le nom de Nanette,
Tout parloit de vous dans nos Bois,
Que tout ſe mettoit en retraite
Pour faire quelque chanſonnette,
Où le Brochet, plus d'une fois,
Chanta Bocley ſur ſon haubois,
Et Guéridon ſur ſa muſette.

Une tabatiere, à genoux,
Indigne d'être la compagne

De celles qui vont en Eſpagne
Par les ordres de votre époux,
Met pourtant Phébus en campagne
Pour ce qu'on eſpere de vous.
Cette indigente tabatiere,
Qui de tabac n'a pas un grain,
S'adreſſe à votre blanche main,
A vos yeux brillans de lumiere,
A votre cœur de ſouverain,
A votre bonté coutumiere,
Pour ouvrir certain pot couvert de parchemin
Qui contient un tréſor de valeur ſinguliere,
Que vous n'ouvrirez pas envain,
Si vous exaucez ma priere.

Comme il eſt jour de Géoghagan,
(Ce nom pour les vers eſt ſauvage
Et n'eſt pas beau pour un Roman,)
Comme il eſt jour de Géoghagan
Sur la louange on vous ménage:
Mais pour l'amour du Catalan

Jadis poiſſon de ce rivage,
Donnez ſur le préſent meſſage
Quelques ordres au beau Saint-Jean,
Et je n'en veux pas davantage.

A MADAME D'ARTAGNAN,

Sur la Promotion de M. ſon Mari.

BONJOUR Madame la fauvette !
Bonjour fauvette, dieu vous gard !
Que je vous trouve l'œil gaillard !
Que vous paroiſſez ſatisfaite !
Quoi ! tandis que dans la retraite
Vous alliez gémir à l'écart
Et trembliez ici, du poignard,
Du ſabre, ou bien de l'eſcopette
Dont s'arme en Flandres le Huſſart,
La Gloire a payé cette dette
Qu'on ne reçoit jamais trop tard,
Et votre fortune s'eſt faite
Sans le ſecours de Chamillard !
Maudit ſoit qui vous la regrette,

Et honni ſoit qui n'y prend part!
Tendres oiſeaux du Robillard,
Roſſignol, pinſon, alouette,
Qui chantiez jadis au haſard,
Quelque air ruſtique & campagnard,
Aux doux accords de la Muſette,
Que ſur le ton de la trompette,
(Non pas de celle dont Ronſard
Enfloit une veine indiſcrette)
Chacun de vous, nouveau poëte,
Mette en uſage tout ſon art!
Que depuis ces lieux où la Dive
Voit couler ſon onde tardive,
Juſques à ceux ou l'Éridan
Reçut Phaëton ſur ſa rive,
Que, des Alpes au mont Liban,
Chaque oiſeau dans ſon chant vous ſuive!
Que les ſerins du Prêtre Jean,
Sanſonnet, pinſon, merle & grive,
Chantent juſqu'au golphe Perſan!
Que la Syrène en l'Océan,
Que le Phénix enfin revive
Et chante aujourd'hui d'Artagnan!

Mais quoique tout la félicite
Par écriture, ou par viſite,
(C'eſt beaucoup dire en ces tems ci)
Dans ces devoirs dont on s'acquitte,
Perſonne n'eſt plus aiſe ici
Du nouveau rang qu'elle mérite,
Que ſa fidelle

DE PLANCI.

RÉPONSE

De Madame d'Artagnan, par M. de Malézieu.

ENVAIN, ſous un nom emprunté,
Inimitable Philomèle,
Tu veux cacher la vérité :
C'eſt de toi la chanſon nouvelle.
Hé ! quel autre a jamais chanté
D'une voix ſi tendre, ſi belle ?
Oui, l'amitié te l'a dictée
Cette charmante ritournelle
Sur ma nouvelle dignité.

Ce titre où tant de monde aſpire,
Ne fait pas mon plus grand bonheur :
C'eſt ce que tu daignes en dire
Qui m'aſſure un durable honneur.
Tout périt après quelques luſtres,
Bâtons fleur-de lyſés, baluſtres,
Hermine, ſupports, écuſſons,
Tout cela n'eſt qu'une fumée :
Mais je devrai ma renommée
A tes immortelles chanſons.
Envain le vaillant fils d'Eacque,
Sur les rives de Simoïs,
Eût vaincu l'époux d'Andromaque
Et fait mille exploits inouis :
Ses glorieuſes deſtinées
N'auroient pas vaincu les années
Avec tous ces faits éclatans :
Mais ce qui ſauve ſa mémoire
Des affreux ravages du tems,
C'eſt qu'Homere a chanté ſa gloire.
Ainſi mon nom, par toi chanté,
Ira chez la poſtérité
Jouir d'une gloire immortelle,

Rien ne peut effacer un nom
Qui fut chanté par Philomèle,
Ou célébré par Hamilton.

LA FAUVETTE.

RÉPONSE

à Madame d'Artagnan.

DANS cette ſombre citadelle,
Où les ennuis & tout leur train
Nous font une guerre mortelle,
Vous nous ſoupçonnez bien envain
D'avoir Phebus dans la cervelle,
Ou d'avoir ces talens en main,
Dont votre célébre écrivain,
Graces à ſa veine immortelle,
Rendroit votre gloire éternelle
Quand il n'y feroit qu'un dixain.
Non, ce n'eſt pas à Saint Germain
Que la plaintive Philomèle
Fait entendre ſon chant divin :
A peine ſa ſœur l'hirondelle

Y chante encor quelque refrain
D'une ſauvage ritournelle,
Soit quand le jour ſe renouvelle,
Soit quand il eſt ſur ſon déclin.
Par quelle illuſion étrange,
Vous a-t on pu donner le change
Sur les concerts de ces cantons?
Dans les lieux que nous habitons,
(N'en déplaiſe à votre louange)
On feroit auſſi-tôt vendange
Que l'on y feroit des chanſons.
Hymnes, chez nous, ne ſont de miſe
Que les fêtes & les bons jours
Avec tels autres chants d'égliſe.
L'amante du ſeigneur Anchiſe,
Avec tous ſes galans atours,
Pour rimer n'eſt d'aucun ſecours;
Rien enfin ne nous favoriſe;
Et le dieu des tendres Amours
Qui donne aux vers, leurs plus beaux tours
En Anglois ici ſe déguiſe.
Or les rimes de la Tamiſe
Près de la Seine, ont peu de cours.

Mais vous Fauvette gracieuſe,
Qui nous faites un compliment,
Et nous raillez, tout doucement
Dans une épitre ingénieuſe,
Dans un écrit plein d'agrément;
Quelle eſt la muſe officieuſe
De qui la voix harmonieuſe
Vous prête ſon art, & ſon chant?
Nous y reconnoiſſons la lyre
Le ton ſublime & meſuré,
Les vers heureux de ce Curé
A qui Phébus lui même inſpire
L'art de chanter, le don d'écrire;
A qui vous avez inſpiré
Ce qu'en vers il vient de nous dire.
Le fait eſt ſi bien avéré,
Qu'il voudroit envain, s'en dédire:
Le dieu des vers nous l'a juré.

BOUQUET

BOUQUET

*Pour Mad. NUGENT, envoyé par Mademoiſelle *** le jour de ſa Fête.*

DANS ce palais,
Le jour de votre Fête,
Vers, ou Bouquets
Par-tout on vous apprête:
Mais
Jamais je n'ai de ma tête
Pu tirer que cinq couplets.

*

Votre ſeul nom
Aux Filles de mémoire,
Chez Apollon
Fait prendre l'écritoire:
Mais
Je crois que c'eſt une hiſtoire
Qu'Hamilton a faite exprès.

*

Aſſez ſouvent
Vers ne me coutent guere,
Et pour NUGENT

Dieu merci, j'en ſçai faire :
Mais
Le Dieu des Vers pour vous plaire
N'en ſouffre point qu'il n'ait faits.

*

Dans ma chanſon,
J'ai peu l'air du Parnaſſe ;
Sur l'Helicon
Je n'eus jamais de place :
Mais
A mes vers donnez la grace
Qui ne vous quitte jamais.

*

Daignez, ma ſœur,
En recevoir l'hommage ;
Que tout mon cœur
Vous rend ſelon l'uſage :
Mais
On en rendra davantage
Ce jour même, à vos attraits.

*

That is neither here, nor there; but pray Madam, be Pleaſd to write out theſe verſes with your own

faire hand, for I should be very loath that anny botes should beleve, that j conted be so ridiculous, as to be so bold, as to presume, to go about, to take the liberty, to indeavour to write anny thing for you, that were worthy to be ownd in a manner, as it were a thing proceeding from your own sweet jugement and imagination; and more over, lett me tell you, that Mylady your sister, would not tuch this song or sonnet, with a paire of tongs, it so be that her Ladyship could anny way suspect that I had a hand in the matter; the truth onst is her mind, and fancy, does so runn on a younger brother of mine, lately come from the wars, that it would pitty your soule to see how she uses one.

ÉPITRE

à Madame l'Abbeſſe de Pouſſay,

En lui envoyant des couplets de chanſon.

A Ce critique du Parnaſſe,
Qui par des traits vifs & badins,
Redreſſoit jadis les Romains,
Et qui jamais ne faiſoit grace
A l'ennuyante & fade race
Des miſérables Ecrivains,
(Vous ſçavez que j'entens Horace),
Or à ce Poëte divin,
Certain ami dit en latin:
Pourquoi vous faire des affaires
Chez Tribuns, & chez Conſulaires,
Et par un ſel perſécuteur,
Allarmer chaque Sénateur?
Pourquoi répandre votre bile
Sur tous les Ordres de la ville,

Tantôt en morales leçons,
Tantôt en piquantes chanſons,
Tantôt en épître, en harangue,
Où chacun a ſon coup de langue?
A la fin, mal vous en prendra;
Quelque Cotin vous le rendra,
Ou bien Madame Canidie
Que déchire la Rapſodie
Où vous peignez ſi plaiſamment
Son art pour l'empoiſonnement,
Avec deux onces de ciguë
Vous fera ſçavoir comme on tue
Gens qui vont, en vers indiſcrets,
Révéler partout, ſes ſecrets.
Sachez de plus, compere Horace,
Que plus d'un poignard vous menace:
Or que ſert après le trépas
L'appui de votre Mécénas?
Que chacun de ſon fait ſe mêle,
Dit Horace! qu'il vente, ou grêle;
Soit a la ville, ſoit aux champs,
Soit en hyver, ſoit au printems,
Soit dans la brûlante Lybie,

Soit dans la déſerte Arabie,
Soit enfin, voguant ſur les mers,
Ami, je veux faire des vers.
Ainſi parloit le docte ſire.
Telle démangeaiſon d'écrire
Eſt permiſe à qui le fait bien;
Mais en nous, l'ardeur n'en vaut rien;
Je le ſçai; mais ſans autre excuſe
Pour les fatras où je m'amuſe,
Je dirai qu'à ce ſot emploi
Je ne m'occupe que pour moi.
Vous, qui connoiſſez ma penſée,
Vous ne ſerez que peu bleſſée
De voir nouveaux brimborions
Succéder a tant de chanſons
Où, dans votre aimable college,
Je chantois les lys & la neige
De Pincette & de Treſilier,
Et quelquefois le Chevalier.
Quant à ces couplets, où je chante
Et Gouverneur, & Gouvernante,
Et cette tudeſque Beauté
Qui menaçoit ma liberté,

Dans une oiſive matinée,
Aſſis près de ma cheminée,
Sans trop y rêver, dieu merci,
Je les fis tels, que les voici.

COUPLETS.

Sur le branle d'une ville
Où me voici réſident,
Je vais (Apollon aidant,)
En couplets de vaudeville,
Vous faire, illuſtre Pouſſai,
Part de ce nouvel eſſai.

Oubliez le badinage
Que le plus beau des eſprits
A laiſſé dans ſes écrits
Sur un ſemblable voyage:
Comme lui, je ne ſçai pas
L'art d'embellir les fatras.

Les chemins de la Lorraine
Sont des chemins rigoureux

Pour un voyageur fougueux
Qu'un tendre penchant entraine,
Et que récompenſe attend
Aux pieds d'un objet charmant.

A trois chevaux de village,
(D'empreſſement tout farci)
Pour me rendre dans Nanci,
Je m'étois mis en voyage
Dès ſept heures du matin,
Et j'en fus ſix en chemin.

Ludre, dont l'éclat ſuprême
Brave les lys de juillet,
M'envoya dans un billet
Dire trois fois anathême,
Pour avoir paſſé devant
Sans entrer dans ſon couvent.

La maitreſſe de la poſte,
Que Satan vint voir exprès,
S'imaginant que de Metz
J'allois droit à Famagoſte,

Fit envoyer à Mircourt
Mes lettres par le plus court.

Point n'étoient lettres de change
Que contenoit ce paquet,
Moins encor, tendre poulet
Que m'auroit écrit quelque ange:
Car Pincette & Tréfillier
Ont bien l'air de m'oublier.

Quatre chevaux à ma chaiſe
Conduits par deux poſtillons,
Enfournoient certains vallons,
Où bourbiers, ne vous déplaiſe,
M'arrêtoient ſur nouveaux frais,
Comme avoient fait vos guérets.

En hiver, point de réfuge
Dans tout le climat Lorrain;
Sur cet humide terrain,
Quelques reſtes du déluge
(Qu'y rétient l'eſprit malin)
Font damner le pélerin.

Mais adieu peines paſſées !
Je me trouve chez Saillant,
D'ici digne Commandant,
Où cent Graces empreſſées
Environnent à la fois
De tous ſes vœux l'heureux choix.

Juſques à cette journée,
Comteſſe, je n'avois pas,
A ma honte, fait grand cas
Des douceurs de l'himenée:
Mais vous m'avez converti,
Et je ſuis de ſon parti.

Trop longue eſt la litanie
Des beautés de ce ſéjour,
Pour les chanter tour-à-tour;
La liſte en eſt infinie:
Mais j'y vois certains appas,
Dont je ne me tairai pas.

C'eſt vous, adorable brune,
Dont les agrémens divers

Seront l'objet de mes vers,
Vous, qui feriez la fortune
Du plus fameux conquérant,
Et du plus fidèle amant.

La Déeſſe de Cithére
Se ſervit de vos régards,
Pour enchanter le Dieu Mars;
Et l'Amour dit que ſa mere
Prit votre air devant Pâris,
Lorſqu'elle emporta le prix.

J'en dirois bien davantage:
Car j'en penſe beaucoup plus:
Mais c'eſt au divin Phébus
A retoucher cet ouvrage,
Ornant de ſes plus beaux traits
Le détail de vos attraits.

Trouvez bon que le ſilence
Où me jette votre nom,
Vienne du ſacré vallon:
Il n'eſt point de rime en France

(Au moins dans mon ſouvenir)
Où Newhoff ait pu s'unir.

Bon ſoir, notre chere Abbeſſe!
Je ſens que Pegaze eſt las;
Et bronchant à chaque pas,
De dépit ou de foibleſſe,
Finiſſons (dit-il) un chant,
Qui n'eſt que trop ennuyant.

AU DUC DE BERWICK

A Paris ce 27 Février.

Vous avez donc, par vos journées,
A force d'aller en avant,
Franchi le pas des Pyrennées;
Et vous allez vous promenant
Dans ce beau climat d'Occident;
Où des plus fraiches matinées
L'air nous paroîtroit étouffant,
Où paraſol eſt très-fréquent,
Et très-rares les cheminées?
Je vous en fais mon compliment;
Et je ſouhaite que le vent

Reſpecte encor les deſtinées
D'un Roi juſtement triomphant ;
Que par les vagues mutinées,
L'Archiduc & ſon armement,
Jouets du liquide élément,
Avec ſes eſcadres bernées,
Ne puiſſent de quelques années
Aborder votre continent ;
Que ce formidable équipage
Qui coûte tant à nos Anglois ;
Remis pour la troiſieme fois,
Cherche envain les rives du Tage ;
Et que par un troiſieme orage,
Leur idole ſoit aux abbois ;
Ou que du moins pour quelques mois ;
D'un Allemand le blond viſage,
Ni celui d'aucun Hollandois
Ne débarque ſur ce rivage.
Mais peut-être qu'un tel ſouhait
Ne plait pas à votre Excellence,
Et que brûlant d'impatience
De les voir après leur trajet,
Vous avez formé le projet

D'exercer ſur eux la vaillance ;
Qui vous va, de ſimple brochet,
Établir Maréchal de France.
Un tel deſſein eſt noble & grand :
Mais pour moi, je ſerois content
Dans un poſte comme le vôtre,
Que de leurs troupes ſans pitié,
La mer noyât une moitié,
Pour avoir bon marché de l'autre ;

Mais, comme j'ai dit, je crois que votre gloire ne s'accommoderoit pas de ſi peu de choſe. Je n'ai point de conſeil à vous donner ſur ce qui la regarde : cependant notre amitié m'oblige à vous avertir de quelques inconvéniens où vous pourriez tomber dans des lieux nouveaux pour vous, ſi, vous livrant tout entier à l'ardeur de vous ſignaler pour le ſervice du Roi, vous négligiez certains petits défauts que

vos amis vous reprochoient ici. Souvenez-vous donc de ne jamais quitter la tête de votre armée, pour aller cueillir des fraiſes, quand vous en verriez la campagne toute farcie; gardez-vous bien, à-préſent qu'on mange des pois verds en Eſpagne, de mettre devant vous le plat unique qu'on en ſervira ſur votre table, pour les avaller juſqu'a la derniere cuillerée; ſongez aux reproches que nos Dames vous faiſoient de cette foibleſſe; n'allez pas vous jetter les morceaux dans la bouche devant les Grands d'Eſpagne: car au lieu de manger, ils s'arrêteroient, pour vous admirer comme un joueur de gobelets; enfin ne vous laiſſez pas aller aux penchants coquets & aux viſions galantes qui vous rem-

pliſſoient l'imagination en Flandres: le jardin de la Princeſſe de Clèves qui vous fourniſſoit de ſi belles idées, n'eſt rien en comparaiſon des objets qui s'offrent où vous êtes, & tout y reſpire le Roman, la Chevalerie & le deſir de rimer.

Oui, vous voilà dans le pays
Des vers & de la Vilanelle,
Où Dom Quichot, les Amadis,
Et toute l'errante ſequelle,
Ont formé les eſprits ſur leur tendre modele;
Ce pays où, de pere en fils,
Chez les grands & chez les petits,
Galanterie eſt immortelle;
Où d'une guitarre éternelle,
Gens amoureux, en noirs habits,
Munis de brette & de rondelle,
Par coutume toutes les nuits
Vont ſérénadant quelque Belle,

Comme vous euſſiez fait jadis,
Si Nanette, un peu plus cruelle,
Eut à ces nocturnes récits,
Condamné votre amour fidelle.

Adieu, mon cher Duc; n'oubliez pas les heureux tems dont je parle, ni les avis que je prends la liberté de vous donner : mais ſur-tout ſouvenez-vous que perſonne n'eſt plus véritablement à vous.

Mais à propos ! par apoſtille,
Il faut, avant que de finir,
En deux mots vous entretenir
De notre Royale Famille.
Le Roi notre jeune Seigneur
(Dieu béniſſe ſon Gouverneur)
En eſprit chaque jour augmente;
Et pour la Princeſſe ſa ſœur,
Elle eſt de plus en plus charmante;
Le ciel la garde de voleur,

Et Madame ſa Gouvernante
D'en avoir ſeulement la peur !
Toujours, chez leur auguſte mere,
Triomphent les devoirs pieux ;
Et dans ces dépôts précieux,
Enrichis des vertus du pere,
Elle inſpire le caractere
De ce protecteur glorieux,
Qui dans une terre étrangere,
Par mille ſoins officieux,
Adoucit de leur ſort contraire
L'acharnement injurieux ;

Parlons maintenant de nos Belles,
De ces aſtres de Saint Germain :
Toujours farouches & cruelles,
De l'hiver attendant la fin,
Dans un profond répos chez elles,
Elles repaſſent leurs dentelles,
Vont mettre dans votre jardin
Leurs comettes ſur des ficelles,
Réparent quelques fabalas,
Ou d'une douce rêverie,

S'endorment ſur le canevas
D'un deſſin de tapiſſerie.
Pour chez vous, tout s'y porte bien;
On dit pourtant que la belle Nanette
Met tous ſes charmes en retraite,
Et que Tayaut votre chien
Vous pleure encor & vous regrette;
Mais (entre nous) il n'en eſt rien.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE BERWICK,

Sur la pluie & le beau tems.

SALUT à vous, que Mars employe;
Tantôt par haut, tantôt par bas,
Tantôt dans les monts de Savoie,
Tantôt dans ces brûlans climats,
Où l'Archiduc ſon bras déploye
Comme un petit Dieu des combats;
Où vous fites plus de fracas
Que ne faiſoit Hector à Troye,

Quand Apollon guidoit ſon bras!
Que le ciel vous comble de joie,
Et que ſur-tout, force monnoie,
Et ſanté ne vous manquent pas;
Qu'enfin bientôt on vous renvoye
De Nanette auprès des appas!
Brochet qui des hautes montagnes
Sçait grimper tout au fin ſommet,
Comme à-préſent le nôtre fait,
Ce Brochet qui dans les Eſpagnes,
A ſi bien pouſſé ſon bidet
Pendant trois ou quatre campagnes,
Me paroit un maître Brochet.
Ne ſeriez-vous point de la race
De ces téméraires poiſſons,
Qui du temps des Deucalions,
(A ce que nous apprend Horace)
Alloient nageant au haut des mons?
Facilement nous le croirions:
Car jadis, ſur le mont Parnaſſe,
Vous avez pris quelques leçons;
Et vous avez fait des chanſons
Pour Nymphes dont l'éclat efface

Les Nymphes des ſacrés vallons,
Et qui ne cédent point en grace
A la mere des Cupidons.

Après ce poétique début, nous aurons l'honneur de vous dire, notre cher Maréchal, notre cher Duc, notre cher Grand d'Eſpagne, & notre cher Préſident de Monpellier, que les rimeurs de Saint Germain vous auroient laiſſé en répos, ſi on les y laiſſoit eux-mêmes : mais comme on les tourmente depuis le beau temps ; trouvez bon, s'il vous plaît, qu'on vous tourmente à votre tour en vous envoyant de la proſe & des vers, où vous ne trouverez peut-être ni rime, ni raiſon : au reſte n'allez pas croire que,

Ces Nymphes qui dans St. Germain,

Soumettent tout à leur Empire,
Ces Nymphes, pour qui tout soupire,
Nous mettent la plume à la main,
Et nous pressent de vous écrire !
Non, ce n'est point *In nubibus*,
Cet astre de race immortelle,
Ce n'est point Clarice la belle,
Ni votre Nanette non plus,
C'est Phébus, le brillant Phébus,
Qui réchauffe la gent mortelle,
Et qui, malgré mille refus,
Nous force à cette bagatelle;

Voici comme cela s'est fait. Vous sçavez que l'été que nous venons de passer, a été tout des plus déplorables, & que cette saison n'auroit pu être plus triste & plus sombre dans une Province sous terre dont vous nous avez tant parlé, où le jour n'entre jamais, où il y a de

ſi belles villes, de ſi belles promenades, de ſi belles chaſſes, & de ſi beaux jardins, le tout ſous terre, & où l'on court la poſte apparemment en lanterne. Mais pour revenir à notre été, vous ſçaurez :

Que pendant la ſaiſon entiere
Qui devoit former les beaux jours,
Le ſoleil pour notre ſecours,
Sembloit ne finir ſa carriere,
Et ne recommencer ſon cours,
Que pour nous cacher ſa lumiere.
La troupe des tendres Amours,
Se croyant dans une glaciere,
De nos beautés ſous la paupiere
De peur du froid reſta toujours ;
L'aſtre du jour briſloit à peine ;
Ses feux n'échauffoient qu'au hazard ;
Rarement échoient-ils la plaine ;
Lune nouvelle ou lune pleine,
A nos maux prenoient peu de part ;

L'Urne de Monſieur ſaint Medard,
Au-delà de ſa quarantaine,
Portant la pluie & le brouillard,
En guiſe de Samaritaine
Alloit noyant la gent humaine;
Tout mortel devenoit canard,
Et chaque jour de la ſemaine
Etoit ſombre, triſte, & blaffard;
Pour la brûlante canicule,
Redoutable par les poiſons
De ſes chaudes exhalaiſons
Son influence ridicule,
Ne nous cauſoit que des friſſons.

Cependant l'automne approchoit, ſans que les fruits, les bleds, ou les raiſins donnaſſent le moindre ſigne de vie; il n'y avoit pas moyen de laiſſer les affaires du monde dans un tel déperiſſement; c'eſt pourquoi, Bacchus, Cerès, & Pomone, qui étoient les parties les plus

plus intéreſſées à la conſervation des biens de la terre, ayant aſſemblé leur conſeil, on fut d'avis d'en dire deux mots à ce grand Flandrin de Phébus, (comme ils l'appelloient) qui ne faiſoit que lanterner tout le long du jour, dans ſon charriot, au lieu de ſonger à ſes affaires; & Bacchus s'étant chargé de la commiſſion :

Ce Dieu vainqueur de l'Orient,
Preſſé des ſoins de ſon Empire,
Voyant que Phébus indolent,
Ne luiſoit, que pour ainſi dire,
Tourna ſes pas vers l'Occident.

Il l'attendit ſur ce rivage,
Où l'on tient qu'il deſcend les nuits
Pour ſe rafraîchir chez Thétis,
Et délaſſer ſon équipage;
Il ne l'attendit pas long-temps;

A peine l'éclat du phoſpore,
Avec ſes rayons pâliſſans,
Annonçoit ſes chevaux ardens
(Comme il annonce de l'aurore,
Dès le matin, les feux naiſſans)
A peine, dis-je, fut venue
L'étoile de Venus connue
Par les Bergers de chaque Hameau,
Que Phébus couvert d'une nue
Qui, plus épaiſſe qu'un manteau,
Le déroboit preſque à la vue,
Mit pied à terre au bord de l'eau;
Après certaine ſaluade,
Et certaine feinte accolade
Qu'on fait en telle occaſion,
Le pere Bacchus, ſans façon,
Lui fit ainſi ſon ambaſſade.

Ecoutez-moi, Seigneur Phébus;
A quoi ſongez-vous, je vous prie?
Eſt-ce gageure ou raillerie,
Qui ſemble vous rendre perclus?
Tous les mortels ſont morfondus,

Et les vents du Nord en furie
Sur l'hémiſphère répandus,
Vont ſoufflant comme des perdus;
Et d'Eole la confrairie
Chaſſe les zéphirs éperdus,
Des Jardins & de la prairie,
Depuis que, dans la rêverie,
Sur vos ſonnets, ſur vos rébus,
Ou quelque autre ravauderie,
Il vous plaît de n'échauffer plus.
Quand la vigne ſera périe,
Et tous les raiſins confondus,
Que deviendra la Seigneurie,
De votre confrere Bacchus?
Qu'allez-vous faire ſur le Gange,
Sur l'Euphrate, & le Simoïs,
Sur la demeure des Sophis,
Lieux, où, d'une conſtance étrange,
Vous riſſolez juſqu'aux brebis?
Pourquoi griller, à votre avis,
D'Abiſſins la noire Phalange,
Qui ne portent jamais d'habits?
Qu'allez-vous faire dans Memphis,

Quand le Nil déborde ſa fange,
Et dans cinquante autres pays,
Où l'on ne fait jamais vendange,
Tandis qu'au royaume des lys,
Où l'on me comble de louange,
Où Vénus regne avec ſon fils,
Où l'on fait des vers *pro nobis*,
Que chante le petit Coulange,
Les choſes vont de pis en pis,
Sans obtenir que le temps change?
Quoi! vous irez dès le matin,
Dans la Terre Mahométane,
Plus lumineux qu'un chérubin,
Dans tout l'éclat de votre train,
Eclairer un peuple prophane,
A qui l'on interdit le vin;
Ou peut être vers Ecbatane,
Mûrir les melons d'un jardin;
Ou bien, par un rayon malin,
Hâler quelque pauvre ſultane,
Au travers de ſon palanquin;
Et dans les climats du raiſin,
Dans les climats de la Toscane,

Où l'on fait revivre Ariane,
Vous laiſſerez pleuvoir ſans fin !
Sortez, ſortez, fils de Latone,
Des brouillards où nous vous voyons,
Chaſſez un froid qui nous étonne ;
Otez-nous la peur des glaçons
Qui nous menacent dès l'Automne !
Du plus brûlant de vos rayons,
Que votre tête s'environne !
Quittez votre verte couronne ;
Et tous ces vains brimborions,
Où chez vos doctes nourriſſons,
Un eſprit oiſif s'abandonne ;
Ce ne ſont pas ici chanſons :
Il y va du jus de la tonne,
Et de l'eſpoir de nos moiſſons.

Il dit ; & ſa chaiſe attelée
De tygres, ou de léopards,
En filant une longue allée,
De pampre & de myrthes mêlée,
Le fit diſparoître aux regards
Du Dieu de la voûte étoilée.

Sçavez-vous, Monſieur le Gouverneur des Limouſins, ce qui arriva de tout cela ? nous allons vous en informer : le Dieu du jour, après quelques réflexions, ſe piqua d'honneur, & dans le deſſein de remédier aux déſordres qu'on lui avoit reprochés, il paſſa chez Thétis une nuit inquiete, & plus courte qu'à l'ordinaire ; le lendemain les heures eurent ordre de doubler la doze du ſalpètre qu'elles mêlent à l'ambroiſie de ſes chevaux ; le point du jour fut chargé de ſupprimer les vapeurs de la terre & l'exhalaiſon des rivières ; l'aurore prit ſoin de faire main baſſe ſur les brouillards & ſur la gelée blanche, & les chevaux fougueux reçurent un commandement poſitif de

paſſer ſur le ventre à tout autant de nuées qui s'oppoſeroient à leur paſſage ; après ces diſpoſitions, s'étant mis dans ſon char vers l'horiſon de la Chine,

Il fit taire les Aquilons,
Il diſperſa tous ces nuages
Qui forment les ſoudains orages
Dans les plus belles des ſaiſons ;
Qui déſolent par leurs ravages,
Les fleurs, les arbres, les maiſons,
Et couvrent de triſtes naufrages
Le vaſte ſéjour des Tritons.
Alors, dans ſa gloire nouvelle,
Plus rayonnant, & plus ſerein,
Que d'in-nubibus la prunelle,
Que Cléve, ou Nanette, au matin,
Que n'eſt de Maréchal le tein,
Quand elle diſpute, ou querelle ;
Que l'agrément de Madmoiſelle,
Avec ce ſouris divin
Qui ſemble fait exprès pour elle :

Tel dans ſa carriere immortelle,
Don Phébus ſe mit en chemin.

Imaginez-vous un peu le ſoleil paré de tout l'éclat de ces charmantes reſſemblances, & dites-nous ſi vous ne croyez pas qu'il faiſoit beau le voir dans cette nouvelle décoration ; il ne s'en contenta pourtant pas, & pour que tout ſe entît de ſon influence,

Il répandit ſur la Champagne
Ces rayons ardens, & ces feux
Qu'il avoit rappellés d'Eſpagne
Pour rendre ce climat heureux ;
De ſes chevaux la chaude haleine
Souffla trois fois ſur Epernay ;
Elle échauffa la rive hautaine
D'où Thierry rapporte à la Seine
Ses vins, avec ceux de Volnay ;
Il approcha ſon équipage

Du clos des Moines d'Ovilé,
Lieux chers au fils de Semelé ;
Il n'en falut pas davantage :
Car ſi ſon char n'eût reculé
Pour précipiter ſon voyage,
Tout le village étoit brûlé.
Dans la Bourgogne languiſſante,
Dans la Bourgogne au déſeſpoir,
L'ardeur ſoudaine qu'il fit voir,
Ranimant la vigne mourante,
Combla les cœurs du doux eſpoir,
Et d'une moiſſon abondante,
Et des richeſſes du preſſoir.
Mais cette influence publique,
Que le blond Phébus repandit,
Cette influence, qui mûrit
Les bleds & le raiſin étique,
Par malheur étoit poétique ;
Et s'emparant de chaque eſprit,
Comme auroit fait liqueur bacchique,
D'un certain tranſport frénétique,
Vint agiter grand & petit ;

Voilà au juſte ce qui nous oblige à vous écrire en vers ; nous avions fait les plus belles réſolutions du monde de vous laiſſer en paix : mais le moyen de réſiſter au Dieu des vers quand il donne à-plomb ſur la tête ! Il eſt vrai que nous aurions pu vous épargner, en tournant notre frénéſie ſur quelques pauvretés à la louange de nos dames : mais comme elles ſont plus à portée que vous de s'en reſſentir, prenez s'il vous plaît en patience, la neceſſité qui nous oblige a vous tourmenter. Souvenez-vous en même tems, que nous ne ſommes pas les ſeuls atteints & convaincus de cette maladie ; tout fait des vers, non-ſeulement où nous ſommes, mais à dix lieues

à la ronde ; & peut-être votre Seigneurie en fait elle à l'heure que nous lui écrivons.

Nous ne ſommes pas, dieu merci !
Par la puiſſance de ces charmes,
Les uniques rimeurs d'ici :
Car tout mortel a pris les armes ;
Rimes par-là ! Rimes par-ci !
Rimes à Chaillot ! à Poiſſi !
Jamais on ne vit tels vacarmes :
Car il n'eſt pas juſques aux Carmes
Qui ne faſſent des vers auſſi ;
Les Capucins, & les Minimes,
Et quelques petits-Pères noirs,
Ne s'occupent dans leurs dortoirs,
Qu'à mettre tout l'office en rimes ;
On dit qu'à la communauté
Où l'on n'apprend pas cette gamme,
Certaine jeune fille, ou femme,
Certaine indigente beauté,
En tricotant des bas d'eſtame
Fit l'autre jour une épigramme,

Dont Géohagan fut enchanté ;
Que voulez-vous ? tout verſifie ;
Pégaze par-tout va bon train ;
C'eſt une eſpèce de venin,
Dont chacun a l'ame ſaiſie ;
Et ſi le ciel n'y met la main,
On ne verra dans Saint Germain,
Que des eſſais de poéſie.
A cela vous ne croyez pas
Qu'à nous autres gens du Parnaſſe,
(Gens du Parnaſſe le plus bas)
Sur les rimes on ait fait grace ?
Mais ce qui plus nous embarraſſe,
C'eſt qu'ennuyé de nos fatras,
Tout, juſques à la populace,
De nous entendre paroît las.

Mais, & la populace, & vous même, Monſeigneur, qui tenez un rang ſi diſtingué par la naiſſance, & par le mérite, vous aurez la bonté de vous accoutumer à ce que

nous vous écrivons, jusqu'à nouvel ordre, ou que vous nous imposiez silence :

Peut être sera-ce à Warty...
Mais, malheureux ! quel nom de ma bouche est sorti !

Vous avez vraiment mis bon ordre que les rimailleurs ne pussent attaquer ce vieux château, sous son nouveau nom :

Fitz-james est exclus de tout vers
Où la cadence & l'harmonie
Etalent leurs charmes divers ;
Et je crois que pour les concerts,
Quand sur rimes on fait des airs,
Le plus expert en symphonie,
Le trouveroit assez pervers ;
Il feroit même de travers
Dans le chant d'une Litanie ;
Plus sauvage que les deserts,

De Paléſtine ou d'Hircanie,
Et plus glacé pour le génie,
Que ne ſont les affreuſes mers,
Qui font trembler en Laponie ;
Encor, pour le défunt Warty,
Eût-on trouvé quelques reſſource,
Tantôt en invoquant Conty,
Tantôt en peignant quelque ſource
Près deſquelles il eſt baſty.

Ceci vous fâche ; & la longueur de notre lettre vous ennuie ſans doute : ſi faut-il avant que de la finir, vous dire un mot des divinités de notre cour ; & pour commencer, je vous dirai que Madame la Princeſſe ſe porte à merveille ; ce n'eſt pas que j'aie pris la liberté de lui demander des nouvelles de ſa ſanté, ou que j'aie queſtionné Monſieur ſon Médecin ſur ce ſujet, mais c'eſt

Qu'elle a ces couleurs qu'au printemps
Etale la naiſſante Flore,
Qu'elle a l'embonpoint qu'on adore
Chez Divinités de ſeize ans;
Que ſes yeux ſont vifs & brillans;
Qu'elle a la fraicheur de l'aurore
Ou davantage encore;
Et que ſes bras ſont beaux & blancs.

Or, je me ſuis laiſſé dire que jeune Nymphe qui poſſédoit tout cela, ſe portoit d'ordinaire fort bien. Mais à-propos! il me ſemble que vous aviez un petit air favori & diſtingué dans ces manières gracieuſes dont elle charme tout le monde. Je ne ſçai ſi cela continue; mais je vous dirai bien que depuis votre départ, elle n'a jamais parlé de vous, que je ſçache. Il ſe pourroit même, qu'un certain petit-fils de Madame Strickland la veuve

Doyenne, vous auroit coupé l'herbe ſous le pied : car quoiqu'il ne ſoit pas, à beaucoup près, ſi grand que vous, & qu'il ne ſoit pas encore ſi renommé pour les exploits militaires, il eſt fort à la mode dans cette cour. Quoi qu'il en ſoit, j'ai deux avis à vous donner pour vous remettre en faveur auprès de ſon Alteſſe ; l'un eſt de vous défaire de votre nom de brochet, car elle n'a aucun goût pour le poiſſon ; l'autre eſt d'apprendre à votre retour une danſe qu'elle a compoſée, qui s'appelle les *quatre faces*. C'eſt une danſe qui ſemble faite pour vous, car il faut s'y tenir droit comme un piquet, faire neuf pirouettes à droite, & huit à gauche tout d'une haleine, & dans

l'endroit de la danſe qui reſſemble au cotillon, vous n'aurez qu'à ſauter quinze fois de ſuite en vous élevant cinq pieds ſeulement au-deſſus de la terre ; voilà au moins comme je l'ai vu danſer à ſon Alteſſe Royale, & ce fut

Un jour que ſans être attifées,
(Car tous les jours on ne l'eſt pas)
De ſa cour les jeunes appas,
Qui de nos cœurs ont des trophées,
Furent chez la reine des fées,
Du ballet répéter les pas.
Ce fut là que la jeune Laure,
Qui tient de ſes charmantes ſœurs,
Le ſecret d'enchanter les cœurs,
Mit deux ou trois amans encore
Au rang de ſes adorateurs.
Drummonde ayant appris des Graces,
La juſteſſe & la legerté,
Vit le dieu d'amour enchanté,

Suivre de tous ſes pas les traces,
De ce ſpectacle tranſporté ;
Cette Camille à treſſe blonde,
Qui ſans ſe mouiller le talon,
Fouloit la ſurface de l'onde ;
Et ſur épis dans la moiſſon,
Portoit ſa courſe vagabonde,
(Pour la danſe, en façon du monde)
N'étoit comparable à Skelton ;
D'autres en appas, en jeuneſſe,
Firent des merveilles ce ſoir :
Mais à tout prendre, la Princeſſe
Etoit encor plus belle à voir.

De vous donner une idée de cette danſe par rapport à ſon autre nom, la choſe ſeroit difficile, à moins que vous n'ayez appris d'ailleurs que Madame la Maréchale votre épouſe donna un repas ſuperbe dans la forêt juſtement avant hier ;

Les Graces étoient du repas :
Mais par-tout, avec la Ducheſſe,
Comment n'en ſeroient-elles pas ?
Or, voici bien un autre cas,
C'eſt que le Dieu de la tendreſſe,
Je ne ſçai par quelle fineſſe,
Sans être vu, ſuivit ſes pas ;
Dire qu'il la prit pour ſa mere,
Car votre épouſe auroit bien l'air
De la déeſſe de Cythere,
Sortant comme elle de la mer,
Cela me paroît trop vulgaire,
Et ſans tous ces contes en l'air,
En deux mots, voici le myſtère.

Il y a vers le milieu de la forêt une petite chapelle dediée à ſaint Thibaut, & ce ſaint Thibaut guérit de la fievre. Il y a un honnête homme à Saint Germain, qui s'appelle Dikeſſon, qui en avoit eu quelques accès ; vous ſçavez com-

me nos dames ſont charitables envers le prochain ; les voilà toutes en campagne pour recommander le malade à Monſieur ſaint Thibaut, & la belle Nanette (quoiqu'elle ne le connût guere), voulut bien faire les frais du pélerinage :

Voici les noms des pélerines,
Qui pour le Seigneur Dikeſſon,
Dirigeant leur intention,
Plus humbles que des Feuillantines,
Allerent en proceſſion,
Chantant pour lui depuis matines,
Tout l'office en dévotion :
C'étoit la charmante Ployдon,
Jadis l'honneur des Pichiolines,
Dont on n'ignore pas le nom,
Aux bords des ondes cryſtallines,
Du Permeſſe ou de l'Helicon ;
Dont la ſageſſe & la raiſon
N'uſurpent point de fauſſes mines,

Dont les dents, ſans comparaiſon,
Sont au deſſus des perles fines;
Qui ſe moque de V.....
Et n'a rendu que des épines,
Aux fleurettes de Cupidon;
C'étoient les deux beautés divines,
De Maréchal, & de Dillon:
C'étoit l'aimable Dikeſſon,
La plus charmante des voiſines,
Que Nanette ait dans la maiſon:
Pour l'agréable Madmoiſelle,
Qui plaît en tout lieux, en tout temps,
Toujours égale & naturelle,
Elle avoit lors plus d'agrémens,
Et chacun la trouva plus belle,
Que la lampe & les ornemens
Qu'on avoit vus dans la chapelle.

Tout ſe mit à table, excepté le Chevalier La ſalle, à qui Mademoiſelle lui reprochant à l'ordinaire ſon peu de dévotion, ordonna d'aller ſe mettre à genoux à la porte de

l'Egliſe, & de prier Dieu pour le malade pendant qu'on dîneroit: mais s'en étant excuſé ſur ce qu'il avoit oublié ſes heures, & qu'il ne ſçavoit rien par cœur, on lui donna quelque choſe, au pied d'un arbre, à condition qu'il rinceroit les verres; car malgré les diſputes fréquentes, vos dames ont beaucoup de conſidération pour lui. Sur ces entrefaites, le malade à qui l'on ne ſongeoit plus, parut à l'improviſte; la belle Nanette en rougit, & toutes les autres crierent miracle: car en examinant l'heure & les circonſtances, on trouva que la fievre l'avoit quitté juſtement à la derniere oraiſon qu'on avoit adreſſée à ſaint Thibaut pour lui; le repas n'en fut pas plus triſte, & le retour en

fut beaucoup plus agréable, & plus gai ; les bergers, les bergeres, les nymphes, & les nayades des environs, qui les avoient à peine regardées en arrivant, tant elles avoient parues défaites & négligées, ne ſe laſſoient point de les admirer pendant leur retour :

Les habitans de nos forêts,
Faune, hamadriade, & ſatyre,
Les voyant, ne ceſſoient de dire ;
Qu'on voyoit cent fois moins d'attraits
Chez la maîtreſſe de Zéphire,
Et dans ces lieux où tout ſoupire,
C'eſt-à-dire dans ce palais,
Où dans ſon éternel empire,
La beauté triomphe à jamais.
Quoi ! voilà donc cette Nanette,
S'écria le dieu des ſilvains !
Mais elle eſt mille fois mieux faite,
Plus engageante, & plus parfaite,

Que ne la font vos écrivains,
Que ne la chante ce poëte,
Qui ſur ſa frivole muſette,
L'a miſe dans tous les refrains,
De ſa plus belle chanſonnette.

Je vis bien que cela s'adreſſoit à vous & à moi; je conviens même que, quoique nous euſſions fait de notre mieux ſur ce ſujet, il avoit raiſon de n'en être pas content: mais avec ſa permiſſion, le Seigneur Pan qui ſe laiſſoit tranſporter à l'admiration, n'avoit jamais vu une certaine ſœur de cette Nanette, faite à peindre, & très propre à ſe faire aimer, ſi elle ſe ſoucioit d'être aimée:

En parlant de ſon caractère,
Tous éloges ſont ſuperflus;
La lõuange eſt peu néceſſaire:

Elle

Elle a les charmes de Venus ;
Elle a, comme elle, l'art de plaire ;
Mais du reſte, elle n'en tient guere :
Soupirs près d'elle ſont perdus,
Tendres amours y ſont exclus :
Toujours accueillante & ſévere,
Dans les ſoins qui lui ſont rendus,
Sa politeſſe déſeſpere :
C'eſt Claire enfin, c'eſt toujours Claire ;
Que peut on ajouter de plus ?

Pour moi, Monſeigneur le Préſident, il me ſeroit impoſſible d'en dire davantage à préſent : car ſongeant à ces vérités, auſſi bien qu'au triſte état où elle me réduit, j'en ai la larme à l'œil : & je ſens bien que ſi je continuois, ce ne ſeroient plus que des lamentations de Jérémie ;

Oui ! ſi des cruautés d'un rigoureux deſtin,
Si de mes feux conſtans pour un cœur inhumain,

J'allois vous faire ici la généalogie ;
Je pleurerois juſqu'à demain :
Et retraçant à ſaint Germain,
Dans quelque plaintive Élégie ;
Les déſeſpoirs, & le chagrin,
Que la Suze rima pour la triſte effigie
Du déplorable Flamarin,
J'irois, à tous les Dieux de la Mythologie,
Me lamenter ſoir & matin ;
Mais quand j'en aurois le deſſein,
Où trouver des rimes en gie ?
Il en tombe peu ſous la main ;
Car d'avoir recours à magie,
Ou de tomber en léthargie,
L'un & l'autre cas eſt vilain ;
Et ſi j'employois liturgie,
Pour rimer à théologie,
Quoique ce ſoit le grand chemin ;
Il faudroit quelque apologie,
Dont je ne ſuis pas dans le train.
Adieu, ſeigneur ; votre écrivain,
En dépit d'étymologie,
Qui vient ſe préſenter en vain,

Auſſi bien que chronologie,
Se trouve au bout de ſa bougie,
Et de ſon épître à la fin.

AU DUC DE BERWICK,

EN FLANDRE.

Saint Germain, le 7 Juillet.

JE ſçavois bien qu'il n'y avoit qu'à vous mettre une fois en train; vous venez de m'écrire la lettre la plus galante du monde! bien entendu que ce qu'il y a de galant, ne s'adreſſe pas à moi. Cependant, pour vous faire voir combien il eſt difficile de contenter tout le monde, je vous dirai, que j'ai eu beau me récrier ſur ce que je trouvois de bien tourné dans votre lettre, c'étoient juſtement ces endroits qui

ne plaiſoient pas. La divine Nanette trouve mauvais que ces vers ſoient plus jolis que ceux que le Brochet faiſoit pour elle dans le temps qu'il alloit chantant par les rues :

Pour le repos du genre humain,
Il vous faudroit être, Nanette,
Sans yeux, ſans nez, ſans tête enfin;
Pour le repos, &c.

Ou bien quand l'amour & le vin de champagne vous inſpirerent ce noble in-promptu :

Donnez-nous du vin,
Buvons à Nanette,
Elle a l'air divin,
Hors quand elle.....
O guéridon.

Elle dit donc que vous avez beau tous épuiſer en tendres expreſſions

dans ces derniers vers ; s'ils ſont beaux, on les trouve indiſcrets & téméraires ; on vous demande comment vous oſez parler d'un temps heureux où vous prétendez que vous avez ſçu lui plaire, puiſque tout ce que vous avez pu faire au monde, a été de trouver grace devant ſes yeux :

Dans le temps que chétif poiſſon ;
Vous n'oſiez ſortir un jour maigre,
De peur que quelque marmiton,
Vous ſaiſiſſant comme un goujon,
Ne vous eût mis dans ſon chaudron,
Avec du ſel & du vinaigre ;
Dans ce temps-là, chétif poiſſon,
Vous n'oſiez ſortir un jour maigre.

Mamzelle ne vous ſçait guere meilleur gré au ſujet de votre léger ſouvenir ; elle dit que puiſque les

vers vous coûtent ſi peu, vous pour-
viez bien lui en faire quelques-uns
au lieu de remplir la lettre que vous
lui avez écrite, de termes barbares,
de noms de Généraux, de places
fortes, de camps, de rivières, &
de tout cet attirail de guerre qui ne
ſert qu'à faire voir la confuſion mi-
litaire que vous avez dans l'eſprit.
Pour la Comteſſe, il eſt vrai qu'elle
attend votre retour avec impatien-
ce : mais il me paroît que c'eſt pour
vous arracher les deux yeux dès
qu'elle aura l'honneur de vous voir ;
elle ne vous pardonnera pas d'a-
jouter le mépris à l'indiſcrétion,
& dit que vous n'avez qu'à vous
vanter tant qu'il vous plaira des
faveurs de votre Nanette, mais que
pour elle, vous deviez vous con-

tenter de ne point faire réponſe à ſes deux dernieres lettres, ſans publier qu'elle vous écrit. Voilà, Seigneur Brochet, l'état où ſont vos affaires dans cette Cour. Je ne ſçais quel parti vous inſpirera cette diſgrace générale; comme vous avez des ſentimens, il doit être violent: mais ne faites pas un choix indigne, dans le genre de mort que vous élirez. Il y a quinze jours qu'un garçon pâtiſſier, à peu près de votre taille, ſe pendit à Verſailles, pour une cauſe beaucoup plus légere que celle que vous avez de vous vouloir du mal. On le trouva ſi efflanqué après cette exécution, que je ne vous conſeille pas de ſuivre ſon exemple, outre que vous avez déjà le cou aſſez long, Dieu merci: Mon

avis donc ſeroit, que vous mettant dans un fauteuil, en bonnet de nuit, la tabatière d'un côté, une plume & de l'encre de l'autre, & vous appuyant ſur la table dans la poſture d'un homme qui rêve, vous mouruſſiez d'apoplexie; car cela eſt fait dans un moment :

Ou bien que, montant à cheval,
La nuit, au milieu des ténébres,
Vous gagniez ces rives célébres,
Où le Rhin ſe perd dans le Val;
Que là, ſans aucune remiſe,
Vous défaſſiez votre ruban,
Que vous ôtiez votre chemiſe,
Pour la laiſſer au bon Létang;
Et que, la tête la premiere,
Vers ſes gouffres les plus profonds,
Vous vous jettiez dans la rivière,
Et que vous reſtiez tout au fonds,
Une bonne heure toute entiere.

Mais je crains bien que ces deux avis ne ſoient inutiles ; vous ſerez aſſez lâche pour vouloir vivre, ſous prétexte de voir ces belles que vous avez offenſées, & pour leur dire adieu avant que de vous ſacrifier, outre que vous auriez trop de regret de quitter une vie que vous paſſez dans l'abondance & les délices dont vous nous faites la deſcription.

Bœufs, & moutons gras, par troupeaux,
Vin de Bourgogne & de Champagne,
Marcaſſins, dindons, lapereaux,
Le bon Mozelle à pleins tonneaux,
Force liqueurs, grand vin d'Eſpagne ;
Manger & dormir en repos,
Dans un vrai pays de Cocagne ;
Voilà, Meſſieurs, tous vos travaux !
Que n'avons-nous ici les maux,
Que vous ſouffrez cette campagne !

Guerriers heureux cent & cent fois ;
Dont les camps farcis de Campines,
Ont plus de gibier ſous leurs loix,
Que ces magnifiques cuiſines,
Qu'on meuble de chez la Gerbois ;
N'oubliez pas dans vos exploits,
Le ſoin d'y mettre des farines.

J'avois deſſein de vous mander toutes les nouvelles d'ici : mais le temps me preſſe un peu trop pour cela ; je n'aurai que celui de vous dire que nos Dames firent ces jours paſſés deux fourrages fort hardis, l'un ſous le canon du château neuf, l'autre ſur la contreſcarpe de la terraſſe. Elles en rapporterent beaucoup de gloire, & tant de fourrage dans leurs falbalas, leurs corſets, les poches de leurs jupons, leurs bas & leurs ſoufflets, que ſaint Germain en a pour long-temps.

Mamzelle & la Comteſſe s'y ſont ſignalées à la vue de toutes les troupes qui ſe ſont arrêtées pour les voir combattre.

Trois fois ces Nymphes intrépides,
Qui font l'ornement de ces lieux,
Grimpérent ſur des pyramides,
Que le foin élevoit aux cieux;
Nous les vîmes, têtes baiſſées,
Livrer en l'air mille combats,
D'où l'une & l'autre renverſées,
Vinrent à nous la tête en bas.

Tout ce démêlé s'eſt pourtant terminé ſans autre mal que quelques contuſions aſſez légères, & quelque petit dérangement qui n'étoit point à leur déſavantage.

Le Général Laborn n'a pas ſi bien réuſſi dans un certain fourrage qu'il s'aviſa de faire aux yeux de

ſon maître ! car il en revint dangereuſement bleſſé. On ne ſçait ſi c'eſt ſon cheval qui l'a fait tomber, ou ſi c'eſt lui qui a fait tomber ſon cheval : mais on l'a vu les quatre fers en l'air, le dos rudement appuyé contre une pierre qui n'étoit pas tout-à-fait ſi tendre que les cœurs de nos Dames le ſont pour lui. Hâll commençoit déja à triompher, ſe croyant tout-à-fait délivré du ſeul concurrent qui l'inquiète ; mais ſa joie n'a pas duré, & l'on croit que dans peu de jours, le Général Laborn ſera en état de jouer au coſin-maillard. A propos de nos Dames, il ne faut pas oublier de vous dire que Meſſieurs les Carills, oncle & neveu, font un merveilleux progrès depuis quelque temps auprès d'elles.

Votre confrere le Miniſtre s'eſt emparé des affections de Mamzelle en deux tours de boule ; & ſon neveu, ſurnommé Cupidon, a vaincu la Comteſſe à la faveur d'un panier de ceriſes. Je crois que l'affaire ira bon train dans la colère qu'elle eſt contre vous ; car Cupidon a l'air ſage, & ſera plus d'un mois avant que de parler des lettres qu'elle lui écrit. Je n'ai pas eu le courage de voir la pauvre Marquiſe pour lui faire vos complimens ; elle part au premier jour pour l'Angleterre ; & le moyen de ſoutenir la vue de ce qui part, quand on aime ! Adieu, mon très cher Duc. Avez-vous bien mangé des fraiſes cette ſaiſon ? Mais à propos, depuis l'affaire de Nimegue je m'imagine que vous êtes comme

le brave Cavoy, & que vous ne vivez que de contreſcarpes.

AU DUC DE BERWICK,
EN FLANDRE.

Saint Germain, le 15 Juillet.

C'EST avec plaiſir que je reçois votre lettre : mais c'eſt avec étonnement ; car nous ne vous croyons pas en vie après les deux plans de mort ſubite que je m'étois donné l'honneur de vous envoyer. Ils étoient ſi faciles pour l'exécution, qu'il ne faut guere avoir de ſentimens, dans le malheureux état de vos affaires, pour y avoir pu réſiſter. Nos Dames étoient tellement perſuadées que vous aviez fini vos jours par l'un ou l'autre de ces pro-

jets, qu'après vous avoir pleuré pendant un gros demi quart-d'heure, elles voulurent vous honorer chacune d'une épitaphe :

D'abord les beaux yeux de Nanette,
Abîmés dans le déſeſpoir,
Mouillerent trois fois ſon mouchoir ;
Leur éclat ſe mit en retraite ;
Son cœur fut tapiſſé de noir,
Et penſa partir en cachette,
Pour aller là-bas vous revoir ;
Mais la Wilky, ſage & diſcrette,
La releva, la fit aſſeoir,
Lui donna de la fenouillette ;
Alors cette beauté parfaite,
Du ciel reſpectant le pouvoir,
Dit, que ſa volonté ſoit faite !
Et s'endormit juſques au ſoir.

Vous jugez bien que la voyant dans des ſentimens ſi raiſonnables, on n'eut garde de la réveiller ; le

fidèle ſaint Jean, dont la phyſionomie lugubre ſemble faite pour ces occaſions, auroit donné la moitié de ſes gages pour vous pleurer: mais il n'en eut pas le temps; car la Comteſſe & Mamzelle l'avoient chargé de leur acheter un hay-coke pour gambader à votre intention; elles ſe ſouvenoient que dans l'Iliade d'Homere, on faiſoit de belles cérémonies à l'enterrement des Héros.

Elles ſe ſouvenoient des jeux
Que le vaillant fils de Pelée
Fit pour cet ami malheureux,
Qu'Hector tua dans la mêlée.
Ainſi ces Nymphes eurent ſoin
D'éterniſer votre mémoire;
Et ſaint Jean, dont la face noire
Iroit encor beaucoup plus loin,

Quand il s'agit de votre gloire,
Courut par-tout chercher du foin.

En attendant ſon retour, elles ſe mirent à travailler à votre épitaphe; mais comme il y avoit quelque temps qu'elles n'avoient fait des vers, elles ſe gratterent mutuellement la tête pendant une petite demi-heure pour ſe mettre en train, & la Comteſſe, après s'être quelque peu rongé les ongles de la main gauche, fit cette épitaphe:

Ci gît le Brochet le plus tendre,
Qui brûla jamais dans les eaux,
Et qui, pour abréger ſes maux,
Prit la liberté de ſe pendre:
Paſſant, priez pour ſon repos:
Et lorſque vous ſerez en Flandre,
En viſitant tous les tombeaux,
Vous ne ſçauriez vous y méprendre:

Mais n'allez pas chercher ſa cendre ;
Il n'a jamais eu que des os.

Vous voyez que la Comteſſe en parle bien à ſon aiſe, & qu'il ne la faudroit pas chercher à ces marques. Voici l'autre épitaphe. Mamzelle a été quelque temps à la mettre au net à cauſe d'une larme ou deux qu'elle a répandues, en s'attendriſſant elle-même :

Pleurez, rochers, pleurez, forêts ;
Pleurez, fontaines & rivières ;
Pleurez, ô beautés printanieres,
Et rempliſſez de vos regrets
Tout le château juſqu'aux goutieres ;
Pour le plus charmant des Brochets :
Regrettez, poiſſons de la Seine,
Votre fidele compagnon :
Regrettez, pauvre Coridon,
Celui qui prit jadis la peine

De vous amener de Bourbon :
Et vous, lumineux Apollon,
Qui, ſur ſes rives d'Hipocrène,
Lui ſçûtes enſeigner le ton
Dont il alloit contant ſa peine,
Sur l'air fameux de guéridon,
Ordonnez qu'au ſacré vallon,
Où pleure deux fois la ſemaine,
De vos Muſes le Nourriſſon.

Quelques mauvais critiques ſe ſont mêlés de ſoutenir que cette pièce étoit plutôt un fragment d'Elégie qu'une épitaphe : mais Mamzelle s'eſt moquée de leur délicateſſe, bien réſolue de la faire graver ſur votre monument, mort ou vif. Il s'en faut bien après tout, que ces vers ne ſoient dignes de votre réputation : tout le monde convient avec moi que votre dernière lettre eſt la plus jolie du mon-

de : mais il faudroit tâcher de ne point gâter les vers les mieux tournés qu'on puisse voir par certaines tendresses conjugales que l'air de Flandre inspire, & qui passent ici pour des miseres. Vous avez un beau-frere à la mode de Bretagne dans l'armée d'Allemagne, qui a bien autant de raison d'être amoureux de sa femme que mari de France, & cependant je parie qu'il n'en a jamais fait mention dans ses vers. A propos de femmes, vous me parlez d'un oncle malin que vous avez dans votre voisinage : ne sçavez-vous point si le Gifford n'a point aussi par hazard quelque oncle dans ces quartiers-là ? On dit qu'il ne seroit pas fâché de l'aller voir pour un jour, ou quinze, c'est-à-dire jus-

qu'à ce que ſon tour revînt de ſervir auprès du Roi. Vous ne connoiſſez pas ces ſortes de fantaiſies, vous autres Brochets, & je crois que vous aimeriez mieux être ici, que ſi près de Monſieur votre oncle. Au reſte, vous avez beau nous menacer de votre retour pour nous empêcher de profiter de votre abſence, quand votre Général & vous auriez les mouſtaches retrouſſées juſques aux yeux, nous irions toujours notre petit train auprès des Dames, puiſqu'elles veulent bien de nous; & je crois que je ne ferai pas mal de les laiſſer dans l'erreur de votre mort encore un jour ou deux, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'elles vous ayent entierement oublié. En attendant, je parlerai de vous comme

des morts, à qui l'on rend toujours beaucoup plus de justice que pendant leur vie. Adieu, mon cher Duc.

LETTRE A M. LE DUC DE BERWICK,

En Espagne,

Le 4 Mai.

VOTRE lettre de Placentia m'a donné une fausse joie : j'ai d'abord reconnu votre écriture, & votre cachet, & j'ai cru par la grosseur du volume, & la pesanteur du paquet, que j'allois avoir de quoi m'occuper agréablement pendant une demi-heure : mais je n'y ai trouvé que pour deux minutes d'entretien, & n'ai guère été plus longtemps à lire le dedans que le def-

ſus : vous devenez merveilleuſement laconique, vous autres Généraux ; mais Dieu merci, tous les Eſpagnols ne ſe reſſemblent pas ; la Comteſſe de Gramont me fit voir, l'autre jour, à Verſailles, une lettre de Dom Thadeo Thadei de Burgo, qui, dans ſix pages d'écriture fort ſerrée, ne contenoit pas une période qui ne fût politique. Faites-nous l'honneur de nous dire, quand vous ſerez de loiſir, puiſque le tems vous manque lorſque vous ne faites rien : car nous autres gens du commun qui raiſonnons de loin, nous ſommes fort ſcandaliſés, que vous ne ſoyez pas déja dans Lisbonne ; & on commence à croire ici que vous traînez la guerre en longueur, pour nous donner du bon temps.

Faut-il, ſans monter à cheval,
Enſevelir votre vaillance
Dans un repos jadis fatal
Aux lauriers du grand Annibal;
Et dans le ſéjour de Plaiſance,
Jouer gros jeu, donner le bal,
Et vivre enfin dans l'abondance,
Comme on feroit au carnaval?
Marchez, marchez en Portugal,
Et que Dom Pedro de Bragance,
Apprenne de vous qu'il fait mal,
De maltraiter le cadaval,
Et de s'armer contre la France.

Mais c'eſt peine perdue que de prêcher la fatigue ou l'activité à gens qui portent des glacieres à l'arçon de la ſelle, qui dorment à l'ombre des oliviers, & qui ne vivent que de tonſins: cependant ne vous y fiez pas, il y a des exemples récens qui pourroient vous faire voir

voir que l'oiſiveté n'eſt pas toujours impunie. Le Duc de Geſvres a été à l'extrêmité ces jours paſſés ; s'il venoit faute de lui, que ſçait-on ſi on ne vous ôteroit pas le commandement doux & facile qu'on vous a donné, pour vous faire paſſer le reſte de vos jours dans le poſte obſcur & laborieux du gouvernement de Paris ? Voyez un peu quelle mortification, outre le mal que votre oncle le Comte de Grammont vous en voudroit ! Je lui ai fait voir vos complimens ; il paroît aſſez content de votre conduite, vous juſtifie à tours de bras, & ſoutient que, pourvû que vous ayez de quoi donner un Tonſinoi à chacun des quatre-cents déſerteurs Irlandois qui vous ſont venus trou-

ver, vous aurez bientôt toute l'armée ennemie.

AU DUC DE BERWICK,

EN FLANDRE.

A ſaint Germain, le 18 Juin.

ENFIN, notre ami le Brochet,
Vos poiſſons ſe ſont mis en nage,
Et las de n'aller qu'au fourrage,
Vous alliez prendre au trébuchet,
Le Gincle & tout ſon équipage,
S'il n'eut derrière un parapet,
Fourré ſes marchands de fromage.
Votre général n'a pas fait,
Dans cette occaſion, un tour d'aprentiſſage ;
Quand on ébauche par ce trait,
On en ſçait bientôt davantage :
Trop grand pour nous eſt ce ſujet,
C'eſt pourquoi changeons de langage.

On commençoit à ſaint Germain,
A critiquer votre conduite,
Et l'on trouvoit aſſez vilain,
Qu'avec le formidable train,
Que vous aviez à votre ſuite,
Vous euſſiez doucement borné votre deſtin,
A faire bouillir la marmite,
Et manger en paix votre pain.
On diſoit même qu'à vos femmes,
Vos tendres cœurs avoient promis
De faire grace aux ennemis,
Pour ne point allarmer leurs flâmes.
N'ayez point égard aux diſcours,
Dont la malice, ou bien l'envie,
Rempliſſent nos oiſives Cours;
Pouſſez votre pointe toujours:
Mais, diſcrets dans votre furie,
Ne laiſſant pas un Hollandois en vie,
Ayez un peu ſoin de vos jours.

Voilà l'avis de votre très-humble ſerviteur; vous en uſerez pour-

tant comme il vous plaira ; & ſi vous trouvez la Gloire plus belle que Nanette, ne vous contraignez pas pour ce que je vous en dis. Au reſte, je vous avertis que la manière dont j'ai commencé cette lettre, ne vous engage à rien ; je ſçai que les vers ne vous coûtoient rien autrefois : mais quelque fourrage fatigant, ou quelque marche de nuit, pourroient rendre Apollon de mauvaiſe humeur :

Car c'eſt dans un lâche repos,
Et dans l'indolence tranquille,
Que la rime, à nos vœux docile,
Vient ſe préſenter à propos :
Mais vous qui ſur les pas d'Achille,
Ne reſpirez que les travaux,
Vous dédaignez le talent inutile
De placer en vers quelques mots,

Et l'art de faire un Vaudeville,
N'eſt pas l'amuſement de vous autres Héros.

Faites nous réponſe de la manière qu'il vous plaira : mais ſi c'eſt en vers, ne vous adreſſez pas aux neuf Sœurs pour vous aider, de peur de prendre l'une pour l'autre ; car ſi la Muſe Tragique qui ſe plaît dans les armes, venoit à votre ſecours, vous nous viendriez ici bombarder d'une grêle d'expreſſions, qui, ne reſpirant que le ſang & le carnage, mettroient l'effroi parmi nos Dames ; & pour lors, adieu le noble & paiſible exercice de la boule où elles s'amuſent ici, en attendant votre retour. Pour nouvelles, je vous dirai que nous avons quatre mariages tous prêts à

mettre en lumière : celui de Madame Catherine, & du Chevalier Giffort, de Milord Talbot, & de Madame Charlotte, de George, & Mademoiſelle Arthur, & enfin de Milord Carill & Mademoiſelle. Il eſt vrai que ces deux derniers n'ont pas encore été criés, comme on l'appelle ici : mais de la manière qu'on les a vus jouer enſemble hier à la boule, on juge que cela ne peut pas aller loin. Il eſt bon de vous dire que ce George eſt le laquais de Richard ; ainſi vous jugez bien que cette Mademoiſelle Arthur n'eſt pas la Marquiſe. Milord Midelton s'eſt chargé de vous mander la nouvelle de la femme du Valet de pied de la Reine, qui ayant emporté tout ce qu'il y avoit dans

la maiſon, juſques aux habits des pauvres petits enfans, s'eſt ſauvée par un beau matin; on dit que tous les maris de la maiſon ſont forts alertes depuis cet accident. Mais c'eſt un mauvais bruit, & je n'en crois rien. Adieu, mon cher Duc; donnez-nous de vos nouvelles, quand vous en aurez le loiſir; vous ne ſçauriez faire ce plaiſir à perſonne qui vous en ſache meilleur gré, ni qui s'intéreſſe plus véritablement à ce qui vous regarde. Toute votre famille ſe porte bien, Dieu merci; Madame la Ducheſſe eſt belle comme un Ange; Hen eſt conſidérablement engraiſſée, quoiqu'elle ſoit un peu rêveuſe depuis cette nouvelle conquête. Il y a trois jours que je n'ai vu

la petite Nanette: mais Coridon eſt gai & gaillard. Halle ſe déſeſpere de la préference que Laiborn remporte chaque jour ſur lui, auprès des Dames : mais il eſt fort choqué ſur-tout des libertés que ſon rival prend, & il ſe croit obligé de vous avertir que ce Laiborn ſe met en bonnet de nuit pour jouer à la boule avec Madame la Ducheſſe; très-perſuadé que Madame Shitel W. . . . ne l'auroit jamais ſouffert à ſa Cour. Adieu Seignor Duca; Riva ſe fit hier ventouſer pour faire ſa cour à Milord Midelton.

J'oubliois de vous dire que l'amour à fait un grand déſordre dans l'écurie; toutes les filles & femmes qui en dépendoient, s'étant trouvées un peu trop tendres, ſe ſont trou-

vées groſſes ; votre ami Io en eſt pour une demi-douzaine d'enfans dans cette expédition. Madame la Ducheſſe vous l'auroit envoyé avec vos chevaux, ſi elle n'avoit eu peur que Meſdames leurs meres ne l'euſſent ſuivies. La Comteſſe qui m'apprend ces nouvelles, vous en mandera toutes les particularités dans une lettre à part ; pour moi, j'en trouve le récit un peu trop éveillé pour vous le faire.

AU DUC DE BERWICK,

EN FLANDRE.

Saint Germain, le 30 Mai.

J'ARRIVAI hier matin ; je reçus votre lettre l'après-dinée, & j'y fais réponſe aujourd'hui ; ce n'eſt point perdre de temps : cependant je ne doute pas que vous ne m'accuſſiez de pareſſe, car il y a trois ou quatre jours que votre lettre m'attend ici. Je vais, mon cher Duc, ſatisfaire à toutes vos queſtions. En premier lieu, je conviens que vous avez gagné la piſtolle : mais vous conviendrez qu'elle eſt deſtinée par notre traité, à régaler les Dames ;

ainſi vous n'en tâterez qu'à votre retour. Nous avons quelques morts, mais point de mariages depuis votre départ; votre belle-ſœur ſoi-diſant n'a pas encore ri que l'on ſache, mais elle eſt fort engraiſſée. A l'égard de Riva, comme il s'eſt laſſé de faire le malade, ſans faire pitié, il a fait ſemblant de vouloir ſe pendre devant les Dames pour les faire pleurer : mais cela n'a pas eu de ſuite. Il faut à préſent vous ſatisfaire ſur les allarmes de nos beautés, & vous jugerez par ce que j'en vais dire, ſi les Allemandes ou les Flamandes s'intéreſſent le plus vivement aux batailles.

Vous êtes fort incommodes, vous autres gens de guerre, qui vous rendez ſi terribles à vos enne-

mis, & ſi chers à vos femmes; vous ne ſçauriez croire la peine qu'elles nous donnent en votre abſence. A chaque mouvement que font les armées, nous les voyons toutes éperdues; elles s'imaginent qu'on ne marche que pour ſe battre, & qu'on n'en veut qu'à leurs maris; notre rhétorique ne fait que blanchir auprès de leur frayeur, & le ſeul expédient que nous ayons trouvé pour étourdir leurs tendres inquiétudes, eſt de faire diverſion par de petites parties de plaiſir, purement à vos intentions. Le ſieur Cuzac pour cet effet, leur donna la premiere colation dans le jardin du Château neuf.

Ceſut juſtement ce jardin,
Où jadis la troupe adorable

De nos Nymphes de ſaint Germain,
Nous trouva l'air ſi miſérable,
Si morfondu, ſi pitoyable,
Lorſque nous revenions du bain.

Mais cette fois, tout y étoit galamment ordonné; une table de douze couverts, la vaiſſelle que vous ſçavez, une profuſion de tartes, chéeſe cakes, ſellibots, & de toutes ſortes de liqueurs ſe préſentoient à la vue, & bientôt au goût; Madame la grande Ducheſſe & la belle Clarice, à cauſe de leurs cruels déplaiſirs, ne buvoient d'abord que de l'hydromel; Madame Nugent & Mamzelle, après avoir dépêché deux ou trois tartes, & s'en être jettées deux ou trois autres à la tête, ſe leverent de table pour jouer au colin-maillard avec Laborn;

un jambon parut, & les ramena; les beautés affligées en mangerent ſans ſavoir ce qu'elles faiſoient: mais elles burent trois ou quatre coups, parce qu'elles en avoient mangé; vous ſçavez comme le vin eſt amuſant : elles ſe mirent de bonne humeur, & tandis que la ſanté des époux abſens ſuſpendoit les allarmes qu'on avoit pour eux, un traître de Sack Poſſet parut qui les fit entièrement oublier: mais en récompenſe il fit bien ſouvenir de l'aventure du bonnet de nuit, & des cornettes, qui avoit tant diverti la compagnie la veille de votre départ. On mouroit d'envie de voir répéter la même ſcene; la belle Nanette tourna les yeux de côté : j'étois réſolu de m'offrir pour

votre rôle, ſi elle eût trouvé ce qu'elle ſembloit chercher : car cela m'avoit paru tout-à-fait plaiſant : mais on avoit oublié la toilette, ne croyant pas qu'elle dût être d'aucun uſage dans un jardin ; il ne manquoit pourtant que cela.

Car un lit de gazon tout frais,
Ombragé d'un naiſſant feuillage,
Sembloit ſe préſenter exprès :
Mais comme il falloit l'équipage
Des cornettes & des bonnets,
Le Cuzac gronda ſes valets,
Et l'on ne fit rien davantage.

A quelques jours delà, le Chevalier de la Salle ſe mit ſur les rangs : mais ſa magnificence ordinaire n'eut pas les applaudiſſemens qu'il attendoit ; un orage imprévu fit porter l'appareil du jonkett dans

ſon appartement du Château ; le couvert avoit été mis dès le grand matin, au jeu de boule ; la ſymmetrie fut dérangée par la précipitation dont on déménagea ; quelques pièces de l'ambigu ſe perdirent en chemin ; on ſervit tout de travers, & le vin manqua ; les Dames firent tout de leur mieux pour le conſoler de tant de diſgraces : mais Cuzac, pour troubler la fête, ſe mit à parler des ſieges & des batailles qu'il y auroit cette année du côté de l'Allemagne : il n'en fallut pas davantage pour faire venir les larmes aux yeux de Madame Clare ; vous ſçavez comme elle eſt ſuſceptible d'allarmes, & qu'il n'y a qu'à faire attention à ſa coëffure, pour ſavoir ce qui ſe paſſe au delà du Rhin ; par exemple

Quand le Bade mal à propos,
Eut fait, par un penible ouvrage,
Retrancher par-tout ce paſſage
Que devoient forcer nos Héros,
Et qu'on manda que leurs chevaux,
Ennuyés d'être ſans fourrage,
Revenoient en gros pâturage,
Se remettre de leurs travaux,
La belle Clarice en repos,
Sur les allarmes du veuvage,
Orna l'éclat de ſon viſage
De mille & mille attraits nouveaux:
Mais quand par avis de gazette,
Dont Lindzei lui tient un recueil,
On ſçut que la jonction faite,
Villars alloit tout d'une traite
Dompter l'Impérial orgueil
Par quelque nouvelle défaite,
La Belle a corps perdu ſe jette
Entre les bras de ſon fauteuil;
Sa beauté ſe met en grand deuil:
Adieu les rayons, la cornette;
Ses divins appas en retraite,
Ne ſortent plus du battant-l'œil;

Quoique la belle, & tendre....
De crainte ait le cœur pénétré,
Et que ſon ame déſolée,
Tremble pour le fidele A...
L'image affreuſe des combats,
Ne change rien à ſes appas.

Madame la grande Ducheſſe ſe contentoit au commencement de regarder en pitié leurs inquiétudes, & comme le mal paroiſſoit éloigné pour elle, ne faiſoit que convenir des inconvéniens de la guerre en général, ſans s'arrêter au détail des douleurs particulières : car vous ne faiſiez encore que ravauder en Flandres ; outre que nous l'aſſurions fort que le commencement de votre campagne ſe paſſeroit à cueillir des fraiſes, & la fin à manger des campines ; cela même leur paroiſſoit

rude pour vous : mais quand on eut le vent de votre expédition de Tongres, je crus qu'elles n'en reviendroient jamais ; ce fut l'officieux Linzey qui leur en porta la nouvelle, avec un compliment par avance, ſur la gloire dont vous alliez vous couvrir ; la belle Nanette, & la prudente Mamzelle, ne ſongeoient à rien moins qu'à cette allarme, quoiqu'elles ſongeaſſent à vous juſtement dans ce moment : car

L'une & l'autre, en tapiſſerie,
Achevoient certain marmouzet,
Travaillé par telle induſtrie,
Qu'on l'eût pris pour votre Portrait,
Avec l'amoureuſe effigie,
Que vous aviez étant Brochet.
De cette figure attendrie,

On devoit faire un tabouret,
Pour être mis en ſymmetrie,
Dans quelque coin du cabinet.

Il ſeroit difficile de repréſenter les funeſtes effets que cauſa cette nouvelle. Le travail fut interrompu d'une maniere à donner de la compaſſion aux Tygres & aux Beautés de notre Cour, qui ſont encore plus ſauvages. La grand Ducheſſe fit un cri qu'on entendit à Nanterre; Coridon, ſe mit à hurler; & le chat grimpa juſques au plancher :

De Mamzelle les appas
Prirent une pâleur ſoudaine;
De pleurs elle arroſa ſa laine,
Et trempa tout ſon canevas:
Nous laiſsâmes couler ſes larmes:
Mais craignant des tranſports nouveaux,

On crut qu'il étoit à propos
De laiſſer ſa douleur ſans armes,
Et nous lui prîmes ſes ciſeaux.

Je m'approchai de Madame ſa ſœur, pour tâcher de la remettre par le bon ſens, après l'avoir quelque temps abandonnée aux mouvemens de ſa douleur : je lui dis que vous en ſeriez peut-être quitte pour un bras, une jambe, ou peut-être même pour un œil ; qu'au pis-aller, ſi vous ſuccombiez devant la ville, Monſieur le Maréchal de Villeroy, qui eſt de vos amis, vengeroit hautement votre mort, c'eſt-à-dire comme Sarazin dit que Mars célebre celle des Héros :

Par de ſanglantes funerailles,
Par cent combats fameux, par cent fieres batailles,
Par la chûte de cent murailles.

J'ajoutois ce que la Princeſſe Iphigenie dit en pareille occaſion à ſon Achille, & je diſois de votre ami :

Il ira dans ces murs vuides de leurs bourgeois,
Faire pleurer ſa mort aux veuves des Tongrois.

Je lui diſois encore (mais d'un ſtile plus naturel) que ſi c'étoit la volonté du ciel qu'elle fut veuve, il y avoit encore des maris au monde ; mais que ſe laiſſant mourir de douleur, il n'y avoit plus de Nanette pour elle, ni pour nous. Comme elle a des ſentimens & beaucoup de goût pour la raiſon, ces réflexions commencerent à calmer ſon déſeſpoir ; & l'éloquent Che-

valier de la Salle la voyant ébranlée, offrit de parier trois piſtoles que vous ſeriez encore en vie à la fin du mois prochain. Riva ne voulut pas parier par reſpect pour vous : mais pour faire voir que les dangers de la guerre ſont plus de peur que de mal, il ſe mit à nous conter que dans les vieilles guerres d'Italie cinquante mille Guelphes s'étoient battus tout un jour contre cinquante trois mille Gibelins, & qu'il n'y avoit eu qu'un mort & deux bleſſés de part & d'autre. Tout cela fit ſon effet pour cette fois : mais c'eſt toujours à recommencer ; la lettre qu'elle reçut hier au ſoir l'a fait pleurer pendant deux heures ; vous avez eu beau l'aſſurer qu'il n'y auroit rien : il ſuffit que vous ayez

mandé qu'on voyoit le camp des ennemis du vôtre, & que vous aviez mis votre gauche où étoit votre droite, c'eſt aſſez pour que nous ne ſachions plus ici ce que nous faiſons. Que ne vous tenez vous en repos, pour nous y laiſſer! Pour moi, je n'en puis plus, & les allarmes que vous nous donnez, ſont ſi fréquentes, que mes conſolations ſont épuiſées. Ayez donc pitié de nous, mon cher Duc; ne nous écrivez qu'après coup, afin qu'en apprenant les circonſtances du péril, nous apprenions en même temps que vous en êtes glorieuſement ſorti. Je vous demande bien pardon de la longueur de cette lettre; les queſtions que vous me faites dans la vôtre, en ſont cauſe,

& je ne ſçai par quel hazard l'envie de rimer me prend toutes les fois que vous me demandez des nouvelles de ſaint Germain.

A Paris, le 6 Février.

S'IL eſt vrai, mon cher Duc, que vous m'ayez écrit deux lettres de ſuite, il faut que le Secrétaire de vos dépêches ait mis la premiere dans ſon porte-feuille au lieu de la mettre à la poſte; car il n'y a que celle du 18 du mois dernier qui ſoit parvenue juſques à moi. Je ne laiſſerai pas de vous remercier de toutes les deux: car elles me font voir que l'air de Valence eſt auſſi tendre que celui du jardin de la Princeſſe de Clèves; il vous fait

dire les plus jolies choſes du monde ſur un climat qui, ſans être peuplé d'autant de petits amours que vous y trouvez de coulans ruiſſeaux, de caſſines, d'orangers, de melons, & de pois verds, ne laiſſe pas d'avoir en hiver, comme en été,

D'un favorable ciel les régards amoureux.

Je comprens fort bien qu'un homme qui fait baſſiner ſon lit ici pendant la canicule, n'a tout au plus beſoin que d'une aleze dans ce pays-là. Au reſte, j'ai fait ce que j'ai pu pour m'informer de la route que le Seigneur Cupidon avoit priſe depuis qu'on l'a proſcrit où vous êtes ;

Et que des terres de Murcie,
Inquiſiteurs ou grands Prévôts,
Perſécuteurs des Huguenots,
L'ont banni, pour fait d'Héréſie.

Mais quoiqu'il ſe réfugie en France, comme vous l'aviez prévu, je n'en ai pu rien apprendre à notre Cour. Il eſt bien vrai que le Chevalier la Salle croyoit l'avoir trouvé chez une certaine veuve qu'il pourſuit depuis quelque temps, & qu'un proche parent de la Comteſſe vouloit le trouver auprès d'une certaine Picioline de nouvelle édition : cependant il eſt certain qu'il n'a jamais mis le pied chez l'une, ni chez l'autre. Mais pourquoi fatiguer ſi long-temps votre curioſité? voulez-vous ſçavoir où il loge à préſent ?

Lorſqu'il s'eſt vu ſi maltraité
Dans vos climats à fleurs d'orange,
Il s'eſt doucement dérobé
A cette nation étrange.

Pour ſe mettre ici chez un Ange ;
Qu'on connoit ſous le nom d'Hebé :
Pouvoit-il être mieux tombé,
Puiſque ſur mille cœurs chaque jour il ſe venge
De votre inſenſibilité ?

Ne me demandez point qui eſt cette Hébé : ſi vous avez jamais l'honneur de la voir, vous m'en direz des nouvelles, & vous ne trouverez pas qu'il ſoit auſſi facile de s'en défendre, qu'il nous l'a été de traiter de haut en bas notre donneuſe de Toiſon, & toutes les autres chimeres de Madrid. Mais parlons d'autre choſe. J'ai été charmé d'apprendre que vous vous promeniez ſur vos terres, & de voir que vous ayez daté votre lettre de votre château de Xerica ; je m'é-

tonne que la gazette ne nous en ait rien dit, elle qui s'exerce depuis quelque temps à publier ici tout ce que vous faites là-bas, car

La vagabonde renommée,
Qui tous les couriers devança,
A haute voix nous annonça
Qu'un Héros qui reſſemble à Charle Borromée,
Avoit aux plaines d'Almanza,
Pris & battu toute l'armée
Des Anglois & du Bragança.
Elle nous dit encore, que devant Lérida,
Elle vous avoit vu tout couvert de fumée,
Sur un aſſez vilain dada,
Quand la garniſon allarmée,
De ſes remparts vous regarda,
Non pas comme ce ſaint qui la douceur prêcha,
Mais comme une furie à ſa perte animée,

Criant par-tout Matta ! Matta !
Mais la Déeſſe ſe garda,
Quoiqu'à tout dire accoutumée,
De nous parler de Xerica.

Elle nous a pourtant dit un mot du beau Gouvernement que Sa Majeſté vous a donné de ſi bonne grace ; elle n'a pas même oublié les lettres félicitatoires des Magiſtrats de votre bonne ville de Limoge, non plus que les beaux vers que le Procureur Fiſcal a faits ſur ce ſujet. Adieu notre cher Brochet. La belle Nanette ne ſçavoit plus ſur quel pied danſer au bal de Marly, ni à la maſcarade de ſaint Germain, tant elle ſe déſeſpere de ce que vous n'avez pas eu le courage de pouſſer juſques ici, ſous prétexte des ordres du Roi ! Si votre

abſence dure encore quelque temps, je ne ſçai ce que cette pauvre Dame deviendra, tant elle engraiſſe.

A MADAME LA COMTESSE DE DROMOND ET PLOYDON, *à Forge.*

NYMPHES, qui n'aimez pas le vin,
Et qui ne laiſſez pas de boire
A longs traits, dès le grand matin,
Avec le reſte de l'hiſtoire,
Du plus ennuyant des ſéjours
Qui ſoient au reſte de la terre,
(J'entens depuis que les Amours
Se ſont retirés vers le Cours,
Près de notre aſtre d'Angleterre,)
Nous vous adreſſons cet écrit,
A vous que Cupidon adore,
Belle Comteſſe, à ce qu'on dit,

Et certain perſonnage encore,
Qui chez vous n'a pas grand crédit.

A vous auſſi, charmante Flore,
Pour qui Lyſandre perd l'eſprit,
Vous que l'on prendroit pour l'aurore,
Quand vous ſortez de votre lit.

Quand je dis que nous vous écrivons, remarquez s'il vous plaît, Meſdames, que je ne fais que tenir la plume, & que le reſte de cette lettre eſt de l'aimable Nymphe qui fit cette belle Acroſtiche & cette ſanglante Satyre contre le Brochet de Fitzjames :

Pour moi, dont depuis quelque temps,
La Cour de ſaint Germain ſe laſſe,
Et des rogatons du Parnaſſe
Que j'entre-mêle avec mes chants,
J'aurois ici mauvaiſe grace
De joindre à tous les agrémens

Que la Belle Henriette place
Dans ces ſortes d'amuſements,
Des rimes qui laſſent les gens,
Et des vers qu'on trouve de glace.

Ecoutez donc ce qu'elle va vous dire ; ne croyez pas que l'on vous écrive de gaité de cœur, & n'allez pas vous mettre dans l'eſprit qu'il eſt inutile de répondre à des gens qui n'écrivent que pour n'avoir rien de mieux à faire. Il nous faut une réponſe, & de plus, une réponſe dans le ſtyle de cette lettre Ne vous en excuſez pas ſur votre inſuffiſance : mille gens font des vers où vous êtes, & mon Aide de camp m'aſſure que ſi vous aviez beſoin de ſecours, vous n'auriez qu'à vous adreſſer à la Dame qui fit autrefois de ſi beaux vers pour le

Cordelier de Pontalie : cela me donne une grande envie de la connoître, car ce même Aide de camp,

Qui ſe connoit en caractères,
M'aſſure qu'elle a l'agrément,
L'eſprit, la grace, & les manières
D'une Comteſſe de Féquières,
Dont il me parle à tout moment.
Je vous en fais mon compliment ;
Car, à vous autres étrangères,
Qui vivez là, tout doucement,
Ces qualités ſont néceſſaires :
Mais mes compagnes, gardez-vous,
Des honnêtetés de l'époux ;
Il eſt tout plein de politeſſe
Pour des nymphes de votre eſpèce,
Affable, officieux, & doux :
Mais qui ne ſçait, que là-deſſous,
L'amour ſe cache avec adreſſe,
Pour être ſouffert près de nous ?

A cet endroit de la lettre, Mademoiſelle qui prend les eaux auſſi

bien que vous, s'étant retirée pour un moment, me laiſſe le ſoin de vous mander les nouvelles d'ici. Vous n'y trouverez pas votre compte cependant il faut bien lui obéir. Je vous dirai donc, en premier lieu que

L'amour ne bat plus que d'une aîle
Dans ce ſolitaire ſéjour,
Où jadis il tenoit ſa Cour:
Cependant certain cœur fidele,
Qu'il déchire comme un vautour,
Y ſoupire encor nuit & jour,
Et pour une Beauté cruelle,
Brûle ſans eſpoir de retour:
Mais ce n'eſt pas une nouvelle.

Au moins n'en eſt-ce pas une pour vous; & quand vous ſçaurez que je ſuis ce cœur fidele, vous n'aurez pas de peine à reconnoître

celle qui cauſe mon tourment. Mais quittons un ſujet qui ſans doute vous attendrit vous-même, pour vous dire quelque nouvelle moins funeſte. Vous ſcaurez donc que Madame J... eſt allée s'établir à Paris, à la très-humble priere de ſon mari, curieux de la revoir, & plus curieux encore de la voir éloignée du Berger P.... A l'égard de votre ami Monſieur Le M*. ſa ſanté, Dieu merci, n'eſt pas mauvaiſe, à la réſerve de certaines langueurs, dont Madame ſa femme n'eſt pas trop contente. Mais voici bien une autre nouvelle.

L'hiſtorien Sheridon, Ronquy le pulmonique, & le Chevalier Ellis, avoient eu deſſein de vous ſuivre aux eaux : mais j'ai rompu la

partie, de peur que voyant arriver à Forge tant de figures décharnées, on ne s'imaginât que la famine eſt à ſaint Germain. J'aurois à la vérité donné les mains à leur départ, ſi Madame Dillon, par exemple, Madame Talbot, ſon époux, & le vôtre, belle Comteſſe, avec Monſieur le Prieur, euſſent été du voyage : car ce ſont des figures à faire honneur aux lieux ou ils ont été nourris. Au reſte le nombre de nos buveuſes d'eau augmente depuis votre départ; toutes nos jeunes Nymphes paroiſſent en avoir beſoin, ſans compter le Seigneur de Riane, à qui les Médecins les avoient ordonnées pour les pâles couleurs :

Aux Beautés que ce mal poſſede,
Aux teints qu'il dépouille de fleurs

Enfin pour les pâles couleurs,
Les eaux ſont l'unique remede,
Dans cette Cour, non pas ailleurs.
Mais d'un autre que l'on propoſe,
Quand l'effet ſeroit tout certain,
Il le ſeroit chez nous en vain;
Il n'en ſeroit pas autre choſe:
Car, où trouver à ſaint Germain,
Apothicaire ou Médecin,
Digne d'en préparer la doſe.
A Forge, il n'en va pas ainſi:
Là, pour ranimer un teint blême,
Et pour d'autres beſoins auſſi,
Chaque malade, Dieu merci,
De tous les ſecours eſt à même,
Tandis qu'on n'en a point ici.
Ainſi, trop aïmable Comteſſe,
Vous reprendrez cet embonpoint,
Que nous vous ſouhaitons ſans ceſſe;
Et du printemps pour la Déeſſe,
A Forge, je ne doute point
Que de bon cœur on ne s'empreſſe
A l'aſſiſter dans ſon beſoin.

Dans ce moment, la nouvelle arrive du mariage de la couſine Taubin. Vous ſouvient il, comme l'autre jour, quand ſon premier mari (Dieu veuille avoir ſon ame!) mourut ici d'apoplexie, elle vouloit à toute force qu'on l'enterrât avec lui? Cependant voyez un peu ce que c'eſt que ces pauvres veuves! celle-ci étoit ſi tourmentée d'affliction, qu'elle a été obligée de prendre ce mari pour ne plus ſonger à l'autre. Voilà quant aux nouvelles. Vous trouverez bon à préſent que je vous donne quelques petits avis ſur ce qui vous regarde. Je ſçai premierement, que vous êtes toutes deux faites à peindre, &

Qu'il ſuffit de ces ſeuls attraits
Que vous tenez de la nature,

Sans ornemens & ſans parure,
Pour que tout Forge coure après ;
Que l'une & l'autre, en étamine,
Par cette taille noble & fine,
Que vous ont accordé les Cieux,
Feriez des exploits merveilleux,
Et ſur les cœurs, je m'imagine,
Que vous regneriez en tous lieux,
Depuis Forge juſqu'à la Chine,
Sans autre ſecours que vos yeux.

Cependant ne vous fiez pas abſolument au ſimple appareil. Il eſt vrai que le matin vous pourrez être comme il plaira au Seigneur, en prenant les eaux : mais lorſque vous ſerez priées à dîner, & je ſouhaite que cela vous arrive ſouvent, pour cauſe, faites s'il vous plaît la revue de vos hardes, & parez-vous de celles que vous ne mettez ici que dans les grandes occaſions ; enſuite

lorſqu'on vous menera voir le beau monde, ceci s'adreſſe à vous, Comteſſe, tenez vous bien droite, le menton pas tant en avant, & les coudes pas tant en arriere qu'à votre ordinaire; cachez vos mains, & montrez vos pieds, c'eſt-à-dire, faites voir comme on les porte à notre Cour; mais ſur-tout, n'oubliez pas cette pointe artificielle & fatale aux Officiers des Gardes du Corps. Pour vous, belle Flore, prenez moi cet air enchanté qu'on vous voit, lorſqu'il vous arrive de ne pas trembler en danſant :

Muniſſez-vous de cet air tendre,
De cet éclat vif & ſerein
Qui ſe répand ſur votre teint,
Qui pour le printemps vous fait prendre;

Et pour lequel, c'eſt le deſtin
De l'infortuné Don Liſandre,
Qui fait des vers à ſaint Germain,
De ſe noyer ou de ſe pendre.

Au milieu de ces inſtructions, Mademoiſelle arrive de ſon expédition avec certains couplets que nous avions faits enſemble pour la Princeſſe. Quoique vous les ayez déjà vus, elle veut que je vous les envoye, pour les chanter dans les compagnies où vous ne ſcaurez que dire : car encore faut-il bien vous aider de quelque choſe pour ces occaſions. Au reſte, elle me gronde fort de ce que j'ai gâté ſa lettre par cette gazette de nouvelles frivoles que j'y ai fourrées en ſon abſence. Voila, Meſdames, comme je ſuis traité dans cette

Cour; vous ſcavez depuis long-temps, que je n'y ai pas plus de vogue en fait de rimes, qu'un Prophete n'a de crédit dans ſon pays.

Jadis, avoué de Phébus,
Pour badiner je ſçus en mètre
Rimer couplets, & tels rébus
Qui furent aſſez bien reçus:
Mais je n'oſe plus me promettre,
A ſaint Germain que des rebus;
Car tout ce qu'on veut m'y permettre,
C'eſt d'envelopper cette lettre,
D'écrire enſuite le deſſus;
Au meſſager de la remettre,
De la cacheter, & rien plus.

A ſaint Germain, le 10.

Au nom de Dieu, Meſdames les Comteſſes, où avez vous trouvé le Commis qui a fait votre réponſe?

Il nous paroît bien un des plus gentils Officiers que vous euſſiez ſçu employer. C'eſt grand dommage que vous ne lui ayez pas permis d'écrire lui-même ce qu'il a fait pour vous : car ſans vous offenſer, en copiant ſes vers, vous les avez par-ci, par-là, tout doucement eſtropiés. Il eſt vrai que ceux qui ſont échappés à votre colere, dans leur entier, nous font voir que vous avez mieux choiſi que Mamzelle en fait de Secrétaire :

Il n'eſt pas natif de la Haie,
Celui de qui l'eſprit coquet,
Et dont la Muſe vive & gaie,
Pour Madelon fit un bouquet;
Et je jurerois bien, comme de choſe vraie,
Que l'écrivain qui vous défraie,

L'une & l'autre dans ce paquet,
Connoît le prix des vers qu'il fait.
Pour nous autres, rimeurs de ſaint Germain en Laye,
Qui n'allons fredonnant qu'au coin de quelque haye,
Il a bien rabaiſſé notre petit caquet;
Nous en avons l'oreille baſſe,
Et nous avons fait un ſerment,
Moi, de renoncer au Parnaſſe,
Et Lyſandre, au titre d'Amant,
Sans aller ridiculement,
Faire rire la populace,
En vers, ou bien en ſoupirant
Sur les rebords de la terraſſe,
Comme nous faiſions ci-devant.

Voyez un peu de quel plaiſir vous priviez ſaint Germain, en nous envoyant les vers de votre Auteur de Forge! La deſcription qu'il nous fait du ſéjour que vous habitez, fait dreſſer les cheveux à la tête, & vous ne ſcauriez croire,

Qui ne fait ſentir ſes ardeurs,
Que pour rendre plus miſérable
L'amant ſoumis à vos rigueurs ;
Enſuite, un regard homicide,
Si j'oſois, je dirois perfide,
Vient lancer ſur le malheureux,
Ces traits enflammés, & ces feux
Qu'on ſent ſous la Zone torride.

Ainſi, la force des appas,
Dont vos yeux & votre figure
Préſentent le brillant amas,
Pour donner aux gens la torture,
Fait dire ce qu'on ſçait, c'eſt une choſe ſure,
Et ſouvent ce qu'on ne ſçait pas.

Adieu, Meſdames. Mamzelle m'ordonne de vous dire que vous auriez pu faire votre réponſe plus longue, puiſque les vers ne vous coûtent que la peine de les écrire; & moi, je vous prie bien humblement

blement, de remercier votre Secrétaire des louanges qu'il trouve bon de me donner; je ſçai qu'elles ne m'appartiennent pas: mais des gens en neceſſité prennent tout ce qu'on leur donne:

Adieu, Conteſſe de renom!
Revenez de votre voyage,
Avec l'embonpoint du bel âge,
Mais pour groſſes & graſſes, non;
Il ne ſeroit pas encor bon
Vous montrer dans cet équipage.
En attendant, dans le canton,
Où vous tenez votre ménage,
Faites jour & nuit bon viſage
A ce favori d'Apollon,
Dont vous empruntez le langage;
Et dans cette humide ſaiſon,
Où tous les buveurs du village
Gardent par force la maiſon,
Pour rire, écoutez le ramage,
Du Méneſtrier Grizillon.

RÉLATIONS VÉRITABLES

DE DIFFÉRENS ENDROITS D'EUROPE.

De ſaint Germain en Laye :

Novembre.

Le dix de ce mois, Madame la Maréchale de Berwick partit de cette Cour, accompagnée d'un nombreux cortège de Seigneurs & de Dames, & d'une pluie abondante qui lui tint compagnie juſques au Bourget, où Monſieur le Maréchal, ſon époux, joignit la compagnie comme on étoit à table; ce qui ne contribua pas peu au plaiſir du magnifique repas, auſſi bien qu'à calmer les inquiétu-

des de Madame la Maréchale, après une si longue absence.

Le repas fini, leurs Excellences firent prendre la poste à une des Dames d'honneur de Madame la Maréchale, pour aller à Louvre préparer les logemens, & donner ordre à leur réception. Cependant comme Monsieur le Maréchal avoit défendu de tirer le canon, & que Madame voulut épargner à la ville les frais des illuminations, ils y arriverent à petit bruit.

Il est inutile de parler de la bonne chère qu'on y fit : il suffira de dire, que le repas du soir ne cédoit ni en délicatesse, ni en variété, à celui du dîner. On peut dire même qu'il eut plus de dignité à l'égard de Monsieur le Maréchal, s'étant mis

au milieu de la table dans un fauteuil, que le Bourget n'avoit pu lui fournir. Enſuite, ayant jugé à propos de ſe coucher de bonne heure, contre ſa coutume, il ſe retira avec Madame ſon épouſe, & ſes deux Dames d'honneur, qui coucherent dans la même chambre, au grand contentement des habitans du lieu, qui furent très édifiés de voir tant de familiarité parmi des perſonnes d'un rang ſi diſtingué.

De Louvre, le 11 *dudit mois.*

CE jour, fête de ſaint Martin, la grand'meſſe fut célébrée avec beaucoup de ſolemnité, pendant laquelle Madame la Maréchale & ſes Da-

mes reconnurent dans la foule du peuple un petit Saint, à plusieurs marques extérieures de sainteté, entr'autres, parce qu'il prioit Dieu pendant la Messe; & ces illustres personnes, qui sont des modèles de piété, lui donnerent des sommes considérables, pour prier Dieu pour les ames de leur mari, lorsqu'il plairoit à Dieu de les retirer de ce monde.

Si-tôt que la musique eut achevé de chanter le *Domine salvum fac Regem*, son Excellence Monsieur le Maréchal prit les devants en poste, pour assembler ses équipages de chasse, en vue du divertissement du lendemain; sur-tout, voyant que le temps se mettoit au

beau, car effectivement on trouva dans la ſuite, qu'il faiſoit fort beau ce jour là.

De Goneſſe, ledit jour.

HIER, dix de ce mois, un détachement de cette garniſon, envoyé pour eſcorter un convoi de Boulangers, a rapporté qu'il avoit rencontré leurs Excellences, avec une nombreuſe ſuite, entre le Bourget & Louvre, qui alloient à leur belle maiſon de Fitzjames profiter de la belle ſaiſon, & prendre le divertiſſement de la chaſſe. Le Commandant du parti ajoûte cette particularité, que s'étant approché du premier carroſſe, pour faire la révérence à Monſieur le Maréchal,

& à ſon épouſe, ladite Dame s'étoit fait apporter un luth accordé, & avoit chanté l'air des côteaux différens, avec tant de grace & de mélodie, que ſon Excellence en avoit été tranſportée ; mais que n'ayant pu ſe mettre à genoux pour l'en remercier, il avoit pris une de ſes belles mains, laquelle il avoit arroſée de larmes de joie, en la ſerrant tendrement entre les ſiennes.

De Chantilly.

AUJOURD'HUI, onze de Novembre, ayant découvert le cortège de Monſieur & Madame de Berwick, à la hauteur de la Verſine, entre dix & onze heures du matin, un

Courier fut dépêché de cette place, pour les complimenter & leur offrir des rafraîchiſſemens ; mais Monſieur le Maréchal ne s'y étant pas trouvé, Madame ſon épouſe prit la parole, & pour répondre au compliment, dit au Courier qu'il faiſoit le plus beau temps du monde ce jour là ; ce qui fut confirmé par les illuſtres perſonnes qui étoient dans le carroſſe.

De Creil, ledit jour.

SUR les deux heures & un quart après midi, Madame la Maréchale de Berwick, & ſa ſuite, après un léger repas, partit de ce lieu ; un des Magiſtrats de la ville eut ordre de l'accompagner juſques à ſon

Château de Fitzjames, & voici ce qu'à ſon retour il nous a rapporté de ce voyage.

Il aſſure qu'à un quart de lieue de Creil, dans un chemin creux, les Dames d'honneur de Madame firent un cri de joie très conſidérable au beau milieu de la boue, d'autant qu'elles crurent voir dans le Palenquin de Clermont, deux de leurs Filles d'honneur qu'elles avoient crues perdues; il ajoute que vers le milieu de la montagne des Fées, une des volées s'étant caſſée, on attribua cet accident aux effets de quelque enchantement dont ladite montagne eſt d'ordinaire toute farcie; ſur quoi les Dames d'honneur ſe contenterent de dire qu'on n'avoit jamais vu de plus beau

jour. Mais Madame la Maréchale qui ne flatte perſonne, ayant examiné la choſe de plus près, fit venir le Chevalier de ſaint Jean, ſon premier Ecuyer, & le menaça de le faire pendre, parce qu'il n'avoit point de corde ſur lui.

La Relation dudit Magiſtrat porte, qu'après avoir heureuſement paſſé cette montagne, on découvrit ſur la droite, à une demi-lieue plus loin, une maiſon de plaiſance, ſituée dans un fond, & agréablement environnée de bois & de canaux, ce qui cauſa beaucoup de joie à la compagnie, & principalement à Madame la Maréchale, qui déclara quelle avoit fait vœu, au bas de la montagne, que s'il plaiſoit à Dieu de la dé-

livrer des dangers de ce paſſage, celle de ſes Dames d'honneur qui étoit mariée, acheteroit une maiſon de campagne aux environs; ſur quoi ayant par bonheur rencontré une femme qui étoit du village appartenant audit château, on lui demanda comment ce château s'appelloit : elle répondit bien humblement qu'il s'appelloit Mouchy; ce qui fit rire la compagnie, car on ſçavoit que cela étoit impoſſible. Mais Madame la Maréchale lui ayant fait tourner la tête, & lui montrant la maiſon du doigt, elle ſoutint toujours que cela s'appelloit Mouchy, quoique Madame la Maréchale lui eût prouvé le contraire par démonſtration. Cela irrita ſi fort l'autre Dame,

c'eſt-à-dire, celle qui écrit ſi joliment en vers, qu'elle lui dit avec indignation :

Malheureuſe Didon ! tes mariages ſont nuls !.....

Le reſte de la compagnie ſe contenta de pleurer l'ignorance, & l'aveuglement des gens du commun, qui croient ſçavoir le nom des lieux qu'ils habitent auſſi parfaitement que ceux qui ont appris la Géographie univerſelle. En tout cas, diſoit on, ſi, par une impoſſibilité difficile à comprendre, ce lieu s'appelloit effectivement Mouchy, il ne tardera guère à être débaptiſé pour prendre un nouveau nom.

La Relation de Creil dit encore que pour ne laiſſer aucun vuide dans les amuſemens du voyage, Ma-

dame la Maréchale & l'illuſtre compagnie de ſon carroſſe, jouerent à un jeu, qui, à ce que rapporte ledit Magiſtrat de Creil, paroît abſolument impénétrable à l'eſprit humain; d'autant qu'il ne ſuffiſoit pas de mêler, de couper & de donner comme à tous les jeux de cartes mortels, mais qu'il fallôit encore des ciſeaux; que tantôt ces illuſtres perſonnes mettoient une des cartes à côté d'elles, tantôt ſous leurs manteaux, ou leurs écharpes, & qu'ayant demandé le nom de ce jeu à un de Meſſieurs les Valets de pied, il n'avoit jamais pu le prononcer après lui: mais que l'ayant ſupplié de l'écrire dans ſes tablettes, les Savans de Creil ont jugé que c'étoit un jeu originaire

d'Arabie, parce qu'il s'appelle Whisk ands wabers. Le jeu fut interrompu par un agréable ſpectacle : ce fut une courſe de lièvre que le Fils aîné de Monſieur le Maréchal voulut faire voir aux Dames : mais comme le levrier étoit Eſpagnol, & le lievre Picard, ils ſe ſéparerent, faute de s'entendre.

En paſſant par Clermont, la Bourgeoiſie qui n'étoit pas ſous les armes, ne laiſſa pas de paroître, au moins la plûpart, en linge blanc ce jour là : mais, entr'autres, une Nymphe des Fauxbourgs s'y fit remarquer par ſa coëffure, dont les fontanges étoient infinies. Quoiqu'elle ne fût pas des plus belles, on jugea qu'elle avoit beaucoup

d'esprit, tant à voir son jupon, qui étoit fort court, que parce qu'elle répondit d'un air vif & tendre à un garde-du-Corps qui l'entretenoit, & qu'elle lui dit d'une grace infinie, en badinant avec son éventail : mon Dieu, le beau jour!

SUPPLÉMENT

AUX RELATIONS VÉRITABLES,

De Fitz-James.

ON mande de cette Cour, que le Comte de Nugent, Brigadier, & résident à saint Omer pour Sa Majesté très-Chrétienne, s'étoit trouvé à la descente du carrosse de Madame la Maréchale, avec le Ba-

ron de Rivier, & force Nobleſſe des environs.

Le lendemain douze de ce mois, ledit Comte de Nugent eut pluſieurs conférences avec ſon Excellence Monſieur le Maréchal Duc de Berwick, ſur les opérations de la campagne dernière en Flandre, où ce Miniſtre, à ſon ordinaire, loua fort la conduite & la capacité des Généraux.

L'après-dînée dudit jour, il accompagna les Dames à la ſuperbe cavalcade qu'elles firent au travers de la vaſte forêt qui regne à quelque diſtance du Palais de Fitzjames. Ce Seigneur étant monté ſur un des plus puiſſans chevaux des écuries de ſon Excellence, cela ne contribua pas peu à l'ad-

miration que les gens du pays témoignoient pour ſa taille avantageuſe.

Le ſamedi quatorze dudit mois de Novembre, entre huit & neuf du ſoir, arriva à Fitzjames, un perſonnage que l'on prit, juſques à ſon départ, pour le Comte de Châteauneuf, ci-devant Vicomte de Galmoi.

Ce fut par ſon arrivée que l'on ſçut les nouvelles promotions faites à la Cour de ſaint Germain, au ſujet des Dames de Son Alteſſe Royale Madame la Princeſſe d'Angleterre. On raiſonna fort ſur cet événement. Les prétentions de celles qui avoient été exclues, furent balancées. Il y eut du pour & du contre dans les raiſonnemens:

mais on tomba d'accord à la fin, que comme il falloit des ſujets robuſtes pour ſuppléer à la délicateſſe du tempérament de celles qui étoient déjà en place, on ne pouvoit guere mieux choiſir.

Le lendemain dimanche quinze dudit mois, leurs Excellences tinrent chapelle à l'égliſe de Saint-Pierre, Métropolitaine de Fitzjames.

Le Paſteur de ladite Egliſe, qui les attendoit à la porte avec ſon Suffragant, leur ayant préſenté l'eau bénite avec les cérémonies accoutumées, leur fit un excellent diſcours, dans lequel, après avoir dignement parlé de la gloire que Monſieur le Maréchal avoit ſi juſtement acquiſe par ſes grandes actions, il fit voir que Madame la Maréchale

avoit non-seulement partagé ses lauriers sans bouger de saint Germain, mais qu'elle en avoit pour ainsi dire cueilli de nouveaux à part par l'ouvrage de ses mains & de celles de ses vertueuses Dames d'honneur, là présentes, qui avoient été jour & nuit employées à travailler pour la subsistance des pauvres.

Après le service, leurs Excellences régalèrent magnifiquement à dîner une visite distinguée du voisinage. Le Seigneur, qui est fort connu dans le monde, brilla beaucoup par son esprit & par ses manières : mais Madame son épouse qui avoit apparemment fait vœu de silence ce jour là, ne le rompit qu'une seule fois. Au reste, on peut dire que c'est une des

perſonnes du plus haut étage, qui ſoient dans toute la province; & tout le monde trouva qu'elle avoit un fort beau viſage d'homme.

L'après-dînée du lendemain, ſeize du mois, les Dames, avec l'illuſtre compagnie de leur ſuite, ſe promenèrent à pied dans pluſieurs des belles routes de la forêt.

Ce même jour, comme on ſe retiroit après ſoupé, après que ledit perſonnage eût pris congé, ſous prétexte de retourner le lendemain à la Cour d'Angleterre, on s'apperçut qu'il s'étoit donné pour un autre: car il demanda avec beaucoup d'inſtance un certificat ſigné de toute l'aſſemblée, pour faire foi à ſaint Germain, & par-tout où il appartiendroit, qu'il avoit été

trois jours à Fitz-james : ce que Monſieur le Maréchal n'eut garde de lui accorder, étant ennemi déclaré de toute fraude & ſupercherie.

Le raiſonnement qu'on fait ſur cette aventure, eſt que le véritable Châteauneuf étoit allé *incognito* à une certaine ville ſur la frontière de Flandres, pour s'aboucher avec une perſonne de diſtinction, avec laquelle on prétend qu'il a d'étroites liaiſons. Cependant les relations qui nous viennent de pays ſi éloignés, ſont d'ordinaire aſſez incertaines. Ainſi cette nouvelle, quoique fondée ſur des conjectures aſſez apparentes, ne laiſſe pas d'avoir beſoin de quelque confirmation. Ce même jour les Membres de l'E-

lection de Clermont, au nombre de ſept, vinrent en habits noirs, & en perruques traînantes, ſaluer Monſieur le Maréchal, qui les reçut ſur le pont de ſon foſſé. Monſieur le premier Élu qui portoit la parole, après un exorde très-éloquent, le ſupplia très-humblement de prendre la ville ſous ſa protection, contre les vexations continuelles d'une Puiſſance ſupérieure & voiſine, qu'on n'oſoit nommer; à quoi ſon Excellence leur répondit avec beaucoup de gravité, & leſdits Députés s'en retournerent très contens d'un ſi gracieux accueil.

Ce même ſoir, on fit rapport à Madame qu'on avoit détourné un cerf dans la forêt de la Garene, ſur quoi une des Dames ayant

demandé s'il étoit gros, le Courier assura qu'on n'avoit de longtemps vu de si belle bête ; ce qui leur donna une grande joie à toutes.

Le lendemain, Monsieur le Maréchal s'étant privé de ce divertissement, en faveur d'un Seigneur Etranger, a qui il donna sa place, les Dames se mirent en habit de chasse, d'un air galant & magnifique, & prirent leur route vers le rendez-vous, où le déjeûné les attendoit.

Ce seroit ici le lieu de faire la description de cette partie de plaisir : mais comme un des membres de l'Académie des beaux esprits de Clermont en a fait une Relation particulière, on a cru qu'il ne se-

roit pas hors de propos de l'inſérer dans ce ſupplément.

RELATION

D'UNE PARTIE DE CHASSE.

PRÈS du Marquiſat de Nointel,
Vers un bois, nommé la Garenne,
S'étend une riante plaine,
Où jadis, le preux Béchamel
Coucha maints cerfs ſur l'arene.
Là, quelques gazons verdoyans
Servirent de table & de nappe
A mille ragoûts différens,
Que don Rivier, en vrai Satrape,
Avoit fait préparer pour ces objets charmans.
Mais leurs Divinités, à la chaſſe fidelles,
Sans s'amuſer à ce feſtin,
Que l'on avoit ſervi pour elles,

Mangerent

Mangerent deux croutes de pain,
Et burent trois verres de vin,
Comme auroient fait ſimples mortelles.

Le déjeûné fini, les chaſſeurs, pour lancer le cerf, s'enfoncerent dans le bois avec tout leur attirail, tandis que les Dames firent poſter leurs carroſſes à quelque diſtance de là, ne jugeant pas à propos de monter ſur leurs ſuperbes chevaux, avant qu'on eût donné le cerf aux chiens, outre que l'Aurore ſembloit s'être miſe en coëffe & en écharpe, dès le matin, tant l'air étoit encore ſombre! Oui,

Le ſoleil étoit en chemin,
Sans que l'Amante de Céphale
Eût fait briller ſon air ſerein,
Devers la rive orientale;

Et Flore, ſa jeune rivale,
Sans lys, ſans roſes, ſans jaſmin,
Parut un peu défaite & pâle :
Car tout leur éclat, ce matin,
Etoit dans le caroſſe avec la Maréchale
Et les deux Nymphes de ſon train.
Mais écoutez : ſi pour la rime,
J'ai mis dans ſon train les attraits
De ces deux illuſtres objets,
Qu'on ne m'en faſſe pas un crime.
A Clermont, on en uſe ainſi,
Pour peu que la rime nous gêne ;
Car du reſte on ſçait, Dieu merci,
Que l'une & l'autre, en ſouveraine,
Peut regner par-tout, comme ici.

On avoit fort parlé d'un Gentilhomme âgé de cent ans, qui ſe plaiſoit encore à la chaſſe.

Les Dames tournerent les yeux de toutes parts, dans l'eſpérance qu'il ſe ſeroit mis dans quelque

litiere, pour en avoir encore le plaiſir ce jour-là, lorſque le cri des chiens leur en ôta la curioſité, pour donner leur attention à pluſieurs chaſſeurs qui parurent dans ce moment, & entre les premiers,

Certain Piqueur, qui de Neſtor
Egaloit preſque les années,
Retrouſſant un vaſte caſtor,
Rendit les Dames étonnées:
Mais on le fut bien plus encor
Par ſes façons déterminées.
De la meute, tout le plus près,
Ce Patriarche infatigable,
Cet antique perce-forêts,
Par les plaines & les marêts,
Pouſſoit ſa roſſe redoutable.

Ce ſpectacle nouveau donna de l'admiration aux Dames, auſſi bien qu'un grand benêt de Piqueur qui

portoit un cor de chaſſe dont il ne ſçavoit pas ſonner ; ce qui ſcandaliſa tellement une des Dames d'honneur, qu'elle lui dit qu'il étoit bien imperrinent de galoper tout le jour avec une machine dont il ne ſçavoit que faire.

Dans ce moment, le ſoleil écartant inſenſiblement les nuages qui l'enveloppoient, voulut faire ſa cour à nos divinités ; & voici comment :

Quoiqu'il ſe fût mis de ſon mieux,
Et qu'au milieu de ſa carrière,
Il fût brillant & radieux,
Il ſçavoit que de leurs beaux yeux,
Sortiroit bien plus de lumiere,
Qu'il n'en répandoit dans les cieux.
C'eſt ainſi que ſouvent d'une façon galante,
On voit à ſaint Germain le lumineux Phébus,
Comparer, au matin, ſa lumière naiſſante

Avec la figure brillante
De la Déeſſe *In nubibus*,
Pour la rendre encor plus charmante.

Quoi qu'il en ſoit, il parut devant nos Dames entre une & deux heures; mais le cerf, pour des raiſons qu'on ne ſçait pas, n'oſa paroître ſitôt devant elles. Il fallut donc qu'elles ſe portaſſent dans une autre plaine entre deux bois qui la ſéparoient, de l'un deſquels il s'aviſa de ſortir, après quelque temps, ne pouvant plus réſiſter à la curioſité de voir tant d'appas, au hazard de ce qui pourroit en arriver: mais mal lui en prit auſſi bien qu'à pluſieurs autres qui valoient mieux que lui, & qui s'étoient abandonnés au plaiſir fatal de les regarder. Dès ce moment, la tête lui tourna tel-

lement, que le pauvre animal ne ſçavoit plus où il en étoit :

Jadis le Seigneur Actéon,
Dans une pareille aventure,
Eprouva qu'il ne fait pas bon
Lorgner de ces objets d'immortelle nature ;
Car ſi l'on n'y perd pas, comme lui, la figure,
On y perd du moins la raiſon.

Les Dames qui lui virent traverſer la plaine, à toutes jambes, le trouverent très-bien pris dans ſa taille, & furent touchées de la peine qu'on lui donnoit. Cependant elles ne laiſſerent pas de s'impatienter de ce que les chiens tardoient tant à le ſuivre ; & dès qu'ils parurent, elles s'empreſſerent toutes à la fois à montrer aux chaſſeurs

les endroits par où il avoit paſſé. On ne ſçait pas bien ce qu'il fit dans le bois ; car il ne ſçavoit plus ce qu'il faiſoit lui-même : mais il en reſſortit au bout d'une demi-heure, & vint paſſer toutes ſes miſeres en revue devant elles. Il étoit tout eſſoufflé; il tiroit la langue, que c'étoit une pitié ; les chiens étoient à ſes trouſſes, & pour comble de diſgrace, le manteau du Cocher le pourſuivit à toutes jambes : nous diſons le manteau du Cocher, car celui qui le portoit alors, n'a pas coutume d'aller ſi vîte.

Ce fut alors qu'un nouvel attendriſſement intéreſſa les Dames pour lui. Le pauvre cerf, diſoit chacune à part ! que ne donnerois-

je pas pour qu'il pût échapper ? Cependant, ajoutoient-elles, le coquin va encore bien vîte, & il eſt à craindre qu'on ne le prenne pas. Tandis qu'on parloit ainſi de lui, le malheureux s'étoit réfugié dans l'autre bois, où s'étant fait battre quelque temps, il eut enfin recours à ſa derniere reſſource, qui étoit de chercher à ſe lancer dans quelque riviere :

Mais hélas ! par un ſort fatal,
Dans ce pays cruel, où les chiens ſont barbares,
Les rivieres ſont aſſez rares,
Et bien loin étoit tout canal.

Il ſortit pourtant pour la derniere fois des lieux qui l'avoient vu naître, & où il avoit ſi doucement paſſé ſes premieres années ; mais

comme il en ſortit par un endroit oppoſé à celui où nos Dames l'attendoient, la chaſſe s'éloigna ſans qu'elles s'en fuſſent apperçues; & n'entendant plus le cri des chiens, elles firent pluſieurs raiſonnemens ſur la deſtinée du pauvre cerf. Les unes eſpéroient qu'il s'étoit ſauvé; les autres jugeoient qu'il avoit fini ſes jours dans le bois, plaignirent tendrement ſes malheurs, ravies de n'avoir pas été témoins de ſa miſérable deſtinée : mais elles ne laiſſerent pas de trouver mauvais que les chaſſeurs ne les y euſſent pas appellées.

Sur ces entrefaites, un Courier dépêché par ces même chaſſeurs, vint leur annoncer qu'il étoit aux abois auprès d'un petit ruiſſeau, à

l'entrée du prochain village. A cette nouvelle, leur parti fut bientôt pris : la pitié fit place à l'ardeur de la chaſſe ; le Cocher eut ordre de les mener à toute bride, & dès que le terrain ne permit plus d'avancer en caroſſe, les voilà à ſauter à terre ſans l'aide de leurs Ecuyers, & à faire les plus merveilleuſes enjambées qu'on vît jamais ; & cela par un terrain marécageux, où jamais divinités n'avoient mis le pied avant elles, & où celles-ci étoient ſouvent dans la boue juſques à mi-jambe :

Nouvelles fleurs, ſelon l'uſage,
Alloient naître deſſous leurs pas ;
Mais elles ne voulurent pas
S'arrêter un moment pour ce nouvel hommage,

Dont elles firent peu de cas,
Et coururent vers le village,
Pour goûter le plaiſir ſauvage
De voir le cerf à ſon trépas.

Ce fut là qu'elles trouverent ce noble animal, la tête haute, quoique bleſſé de deux grands coups d'épée dans les flancs, d'où le ſang couloit à gros bouillons. Il étoit au milieu d'une infinité de chiens acharnés à ſa perte, qui crioient comme des poſſédés, mais dont le plus hardi n'oſoit pourtant mettre la main ſur lui. Ce fut là, dis-je, que tournant noblement la tête de tout côté, ſans voir un ſeul ami dans cette multitude de ſpectateurs, il enviſagea la mort d'un œil ferme, auſſi bien qu'une multitude d'hom-

mes, de femmes & de petits enfans, à qui jamais il n'avoit fait aucun déplaiſir, & qui ſembloient pourtant auſſi animés à ſa perte, que s'il eût été le plus grand ſcélérat de l'univers. Le ſpectacle étoit touchant; auſſi euſſiez-vous vu nos Dames accablées de douleur & d'attendriſſement; aux unes, le cœur battoit de pitié; & aux autres, les genoux trembloient de ſaiſiſſement; enfin elles fondoient toutes en larmes: mais pas une ne voulut détourner les yeux d'un ſpectacle ſi touchant & ſi digne de toute leur compaſſion.

Mais, quoique le cas ſoit étrange,
Ce n'eſt pas une nouveauté;
Car de tout tems chaque beauté,
Et qu'il ſoit dit à ſa louange,

Eut dans le fond du cœur un bizarre mêlange
De tendreſſe & de cruauté.

Elles en avoient donc la plus grande pitié du monde ; mais elles avoient encore une plus grande envie de le voir expirer au milieu des tourmens qu'on lui fit ſouffrir, & elles eurent bientôt contentement. Cependant c'eſt un récit qu'il eſt bon d'épargner au lecteur qui ne pourroit s'empêcher de donner quelques larmes aux circonſtances dont les prodiges de valeur & les derniers ſoupirs du pauvre cerf furent accompagnés : mais nous ne ſçaurions nous diſpenſer d'ajouter à ce récit quelques réflexions qu'un des aſſiſtans fit dans cette occaſion.

Un perſonnage à face blême,
Que les deſtins ont rendu ſerf
D'une Indifférente qu'il aime,
En ſoupirant, dit en lui même :
Hélas ! ce miſérable cerf,
De mes ſouffrances eſt l'emblême.
Tous les maux que lui font les chiens,
Eternellement ſur ſa voie,
Et dont il doit être la proie,
Si vous les comparez aux miens,
Ne ſont que des ſujets de oie.
Car juſqu'à ce funeſte jour,
Où la fortune, par caprice,
Et les chiens courans par malice,
L'ont perſécuté tour-à-tour,
Sultan des forêts d'alentour,
Jamais Biche, pour ſon ſupplice,
Ne s'arma des rigueurs dont la fiere
Clarice
Répond à mon fidèle amour.
Oui, quelle que ſoit votre peine,
Pauvre cerf ! dans ce ſort fâcheux,
Jadis au récit de nos feux,

Votre maîtreſſe fut humaine :
J'en connois de plus malheureux.

Dans ces momens impitoyables,
Vous n'avez répos ni demi ;
Deſtins pour nous ſont implacables,
Beautés, hommes & chiens, tout vous eſt ennemi :
Mais vous avez joui de cent jours agréables,
Et les nuits vous avez dormi :
J'en connois de plus miſérables.

C'eſt ici que finit la Relation de l'Académicien de Clermont. Il ſeroit à ſouhaiter que la même plume eût été employée à faire le récit des fêtes & des divertiſſemens qui, ſe ſuccédant chaque jour, durerent juſques au retour de ces illuſtres perſonnes à ſaint Germain. On auroit vu Monſieur le Maréchal, le

dix-neuf du mois, chaſſant autour de ſes canaux, tuer deux carpes d'une prodigieuſe grandeur d'un ſeul coup de fuſil, au grand étonnement de la nobleſſe qui l'accompagnoit, & principalement d'un Seigneur de bel air, qui s'étoit depuis peu fait habiller à Clermont. Cet Hiſtorien fidèle, juſques dans les moindres circonſtances de ces récits, auroit particulariſé dans ſes relations, l'incroyable pêche qui ſe fit le lendemain dans les étangs, canaux & viviers de Fitzjames, où Madame la Maréchale, dans un char à la Romaine, tiré par certains animaux habillés en Laquais, parut avec plus d'éclat qu'Amphitrite ou Thétis, au milieu de leurs Néreïdes. Mais l'éloquence dudit

Académicien auroit triomphé dans le détail de la fête du jour ſuivant vingt-deux de ce mois. C'étoit une chaſſe au loup, où les Dames montées ſur de nobles & légers courſiers, à cauſe de ces bêtes féroces, charmèrent, ou plutôt éblouirent par leur bonne mine ſept ou huit cens chaſſeurs, armés de fuſils, qui pourſuivoient les hôtes furieux des bois d'alentour. On ſe contenta de faire mourir deux loups ſeulement, pour ſervir d'exemple aux autres, ayant ordonné d'en attacher les têtes aux gibets, tant de la place publique de Fitzjames, que ſur ceux des grands chemins entre Amiens & Clermont.

*

L'ENCHANTEUR FAUSTUS,

Conte.

Belle Daphné, je me répens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printems,
En parlant des amuſemens
Que le loiſir & l'indolence,
Ou plutôt, que votre préſence;
M'inſpiroient, dans ces lieux charmans,
Où les Graces & les *Sorans*
Ont établi leur réſidence.
Je ſçai de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adreſſe à vos agrémens:
Car j'en ai quelque expérience.
Il eſt même certains momens
Où, malheur à qui vous encenſe,
Et dans ſes diſcours ou ſes chants,
Vous va donnant la préférence

Sur les beautés de notre tems.
Pourquoi donc, avec ce mérite,
Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte ?
Pourquoi faut-il qu'on vous irrite,
En vous disant vos vérités ?

Cela veut dire en peu de mots, Mademoiselle, qu'il y a je ne sçai combien, que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous & de moi. Vous le voulez voir, quoique je vous aie dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble ; & cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous, ait de votre air, tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter, que d'attraper votre ressemblance ! Il n'y a pas de Peintre que cela n'embarrasse : mais pour dé-

payſer votre délicateſſe ſur les louanges, il faut vous conter une hiſtoriette où vous ſerez miſe tout au long, ſans pouvoir y trouver à redire.

La Reine Elizabeth (dont fut autrefois grand Amiral en Irlande un grand grand père, ou triſayeul de Madame votre mère), étoit une merveilleuſe Princeſſe pour la ſageſſe, le ſçavoir, la magnificence & la grandeur d'ame; tout cela étoit beau: mais elle étoit envieuſe comme un chien, jalouſe & cruelle, & cela gâtoit tout:

Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté,
Dont une farouche beauté,
Martyriſe un amant fidele;
Car, entre nous, de ce côté,

La Reine n'étoit point cruelle;
Et dans l'hiſtoire on a douté,
Si ſa pudique Majeſté,
Qui fut au Dieu d'Hymen rebelle,
L'avoit été par chaſteté,
Ou par une incommodité
D'eſpèce bizarre & nouvelle:
Mais en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle.

Quoi qu'il en ſoit, la Renommée, qui dit le bien, & le mal, avoit porté ſon caractère juſqu'au fond des Allemagnes, d'où certain perſonnage partit en poſte pour ſe rendre à ſa Cour: il s'appelloit Fauſte; peut-être le nommerons-nous quelquefois Fauſtus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaiſie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauſte donc, grand Magicien de profeſſion, eut envie de

s'informer par lui-même, ſi cette Eliſabeth dont on parloit tant, étoit auſſi merveilleuſe en belles qualités, qu'elle étoit endiablée ſur les autres. Il en pouvoit être juge compétent : tout ce qui ſe paſſoit là-haut au pays des étoiles & des planetes, lui étoit connu, & Satan lui obéiſſoit comme ſon chien. Il ſçavoit tout plein de petits ſecrets pour rire, & un million de tours de paſſe-paſſe, qui ne faiſoient ni bien ni mal : comme par exemple, quand il vouloit, une Ducheſſe couroit les champs après ſon Cocher, & un Archevêque paſſoit les jours à faire des vers pour ſa ſervante de cuiſine, & les nuits, à lui donner des ſérénades. C'étoit lui qui le premier en Angleterre

avoit enſeigné à mettre dans certains jours de l'année, du romarin, du piſſenlit, des os de beccaſſes & autres curioſités de cette nature ſous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir, la nuit en ſonge, celui par qui elles ne le ſeroient plus. La Reine, charmée des gentilleſſes qu'on en diſoit, voulut le voir, & des qu'elle le connut, elle devint preſque folle de ſon ſçavoir & de ſes manières. Elle croyoit bien avoir elle-même tout l'eſprit du monde, & n'avoit pas tort; elle ſe flattoit auſſi d'être la plus belle perſonne de ſon Royaume: mais il n'en étoit rien.

Un jour qu'elle s'étoit extraordinairement parée pour une audience d'Ambaſſadeurs, elle ſe retira dans

ſon cabinet après la cérémonie, & elle y fit venir notre Docteur. Après s'être admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même :

Elle avoit cet air qu'au matin,
Du ſoleil a l'avant-Courière :
Rien n'étoit plus frais que ſon tein ;
C'étoit tout lys & tout jaſmin,
Mêlés de roſe printanière :
Car dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teins ne manquent guère.
Court étoit ſon vertugadin,
Et montroit, depuis l'eſcarpin,
Sa jambe preſque toute entière ;
Et s'étant aſſiſe à la fin,
Le dos penché contre ſa chaiſe,
Comme qui diroit ſans deſſein,
Ce penchement montroit ſon ſein,
Ayant fait regrimper ſa fraiſe ;
Tandis que ſur ſa blanche main,

Rubis, & diamans ſans fin,
Alloient brillant tout à leur aiſe.

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Fauſtus la trouva : c'étoit bien le courtiſan le plus adroit pour un ſorcier, qu'on pût voir au monde ; & connoiſſant le foible de la Reine ſur ſa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une ſi belle occaſion de lui faire ſa cour. Ainſi choiſiſſant le rôle d'Eſther interdite, il fit trois pas en arrière, comme pour tomber en foibleſſe. La Reine lui ayant demandé s'il ſe trouvoit mal, il dit que non, Dieu merci! mais que la gloire d'Aſſuerus l'avoit ébloui. Elle qui ſçavoit l'ancien & le nouveau Teſtament par cœur, trouva l'application juſte & ingénieuſe : mais n'ayant pas alors

ſon ſceptre ſur elle, pour lui en faire baiſer le bout en ſigne de grace, elle ſe contenta de tirer un rubis de ſes doigts d'ivoire, dont il ſe contenta auſſi. Vous nous trouvez donc aſſez paſſable pour une Reine, lui dit-elle, en repaſſant ſes levres du bout de la langue, comme ſans y ſonger! A cela, il ſe donna au diable, (le préſent n'étoit pas nouveau) il ſe donna donc au diable que non-ſeulement il n'y avoit ni Souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avoit jamais eu. O Fauſte, mon ami, lui dit-elle; ſi ces fameuſes beautés des ſiècles paſſés pouvoient revenir, il ſeroit aiſé de voir que vous nous flattez. Votre Majeſté les veut-elle voir, dit-il? elle n'a qu'à

dire ; elle en aura bientôt le cœur net. Notre homme ne manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, ou qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avoit eue depuis assez long-tems.

Au reste, Mademoiselle, n'allez pas vous imaginer que ce que je vais dire soit une fable de ma façon. L'événement est tiré des mémoires d'un des beaux esprits de ce temps-là : c'étoit le Chevalier Sidney, espèce de favori de la Reine, qui, parmi quelques faits particuliers de sa vie, a mis cette aventure tout au long ; & c'est du feu Duc d'Ormond, votre grand-oncle, qui m'en a souvent fait le récit,

que je tiens ce paſſage d'hiſtoire.

Elle dit donc que notre Magicien pria la Reine de vouloir bien paſſer dans une petite galerie qui étoit près de ſon appartement, tandis qu'il iroit chercher ſon livre, ſa baguette, & ſa grande robe noire. Il ne fut pas long-tems à revenir avec ſon équipage & ſes taliſmans. Il y avoit une porte à chaque bout de la galerie, par une deſquelles les perſonnages que Sa Majeſté ſouhaiteroit, entreroient, & ſortiroient par l'autre. Il n'y eut que deux perſonnes, ſans plus, d'admiſes avec la Reine au ſpectacle; l'un deſquels fut le Comte d'Eſſex, & l'autre le Sidney, Auteur de nos mémoires.

La Reine étoit placée devers le

milieu de la galerie, ſes deux favoris, à droite & à gauche, auprès de ſon fauteuil, autour deſquels, auſſi bien que de leur Maîtreſſe, l'Enchanteur ne manqua pas pas de tracer des cercles myſtérieux avec toutes les façons & cérémonies en pareil cas uſitées; il en traça un autre vis-à-vis, où il ſe mit lui-même, laiſſant un eſpace au milieu, pour le paſſage des Acteurs. Cela fait, il ſupplia la Reine de ne pas dire un mot, tant qu'ils ſeroient ſur la ſcène; & ſur-tout de ne ſe point effrayer, quelque choſe qu'elle pût voir. Cette dernière précaution étoit aſſez inutile à ſon égard: car la bonne Dame ne craignoit ni Dieu, ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle

des beautés trépaſſées elle ſouhaitoit de voir la premiere ? Elle dit que, pour ſuivre l'ordre des tems, il falloit commencer par la belle Helène. Sur quoi le Négromancien, dont le viſage parut un peu changé, leur dit : tenez vous bien ! Le Chevalier Sidney, dans ſon récit, avoue que ſur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu, que le brave Comte d'Eſſex en devint pâle comme un mort, mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la Reine. Ce fut alors

Qu'enſuite de quelques *orémus*,
Et de quelque autre momerie
Que font gens de la confrairie,
Dans les vieux contes rebattus,
D'eſprits & de ſorcellerie,
Le Révérend Docteur Fauſtus,

Voyant trembler la galerie,
Et nos deux Héros éperdus,
Dit, criant comme une furie :
Paroiſſez, fille de Léda !
Et d'une prompte obéiſſance,
Offrez-vous à notre préſence,
Telle que vous étiez, quand ſur le mont Ida,
Vénus au beau Paris jadis vous accorda
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompenſe,
Dans le procès qu'il décida.

Après cette invocation, la belle Helène n'eut garde de ſe faire attendre ; elle parut au bout de la galerie, ſans qu'on ſe fût apperçu comme elle y étoit entrée. Elle étoit habillée à la grecque ; &, ſuivant les mémoires de notre Auteur, ſon habillement ne différoit en rien de celui de nos Déeſſes d'Opéra. Sa

coëffure étoit compoſée de quantité de plumes flottantes ſur ſa tête, & ſurmontées d'une belle aigrette; des boucles de cheveux noirs lui deſcendoient juſques à la ceinture pardevant, & juſques au croupion, par derrière; ſes engageantes lui battoient agréablement les genoux, en marchant, & la queue qu'elle traînoit à la Lacédémonienne, avoit pour le moins quatre aunes d'un riche brocard de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque tems devant la compagnie; & s'étant tournée face-à-face devers la Reine, pour en être mieux obſervée, elle en prit congé avec un certain ſourire, entre-doux & hagard, & ſortit par l'autre porte.

Dès qu'elle diſparut: quoi! dit

la Reine, c'eſt là cette belle Helène! Je ne me pique pas de beauté, pourſuivit elle : mais je veux bien mourir, ſi je changeois de figure avec elle, quand même cela ſe pourroit. Je le diſois bien à Votre Majeſté, répondit l'Enchanteur ; & cependant voilà juſtement comme elle étoit dans ſa plus grande beauté. Je trouve pourtant, dit le Comte d'Eſſex, qu'elle ne laiſſe pas d'avoir les yeux aſſez beaux. Oui, dit le Sidney, ils ſont grands, noblement fendus, noirs & brillans : mais, après tout, ſes regards diſent-ils quelque choſe ? Pas un mot, répondit le favori. La Reine qui, ce jour-là, s'étoit fait le viſage rouge comme un coq, demanda, enparlant du viſage d'Helène, comment

on trouvoit ſon teint de porcelaine? De porcelaine! s'écria le Comte; c'eſt tout au plus de la fayence. Peut-être, pourſuivit-elle, qu'ils étoient à la mode de ſon tems; mais vous m'avouerez que, dans aucun ſiecle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

Je ne hais pas ſon habit, pourſuivit la Reine, & je ne ſçai ſi je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinens vertugadins dont les femmes ne ſçavent que faire dans quelques occaſions, & où l'on ne ſçait que faire des femmes en quelques autres. Pour l'habit, paſſe, dit le Comte d'Eſſex: mais, ma foi! ce n'eſt pas grand choſe que la figure que nous venons de voir. Le Chevalier Sidney, topant à la remarque, s'écria :

O Pâris ! quel amour fatal
Te fit dans Ilion renfermer une proie,
Dont nous venons de voir le piètre original !
Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa préſence y fit plus de mal,
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie.

Cette bénigne critique ſur la figure & les prétendus défauts d'Helène, étant finie, la Reine eut envie de voir cette belle & infortunée Mariamne, dont l'hiſtoire fait une ſi belle mention. L'Enchanteur ne ſe le fit pas dire deux fois : mais il ne jugea pas a propos d'évoquer une Princeſſe qui avoit connu le vrai Dieu, de la même manière qu'il avoit appellé la beauté payenne. C'eſt pourquoi, s'étant tourné qua-

trefois vers l'orient, trois vers le midi, deux au couchant, & une ſeule du côté du ſeptentrion, il dit en hebreu, mais d'une manière honnête : Mariamne, fille d'Hyrcan, montrez-vous, s'il vous plait, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. A peine eut-il fini, que l'épouſe d'Hérode parut, & s'avança gravement juſques au milieu de la galerie, où elle s'arrêta comme avoit fait la première. Quant à ſes habits & ſon ajuſtement, ils ſembloient répandre ſur toute ſa perſonne un air de nobleſſe & de dignité qui la rendoit reſpectable. Elle étoit miſe à peu près comme on repréſente le grand Sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paroiſſoit point

de barbe, & qu'au lieu de cette tiare, en croiſſant, que portoient les grands Prêtres, un voile de gaze qui prenoit depuis la tête, & qui étoit rattaché vers la ceinture, traînoit bien loin derrière elle. Après s'être aſſez long-tems arrêtée devant la compagnie, elle pourſuivit ſon chemin, mais ſans faire la moindre honnêteté à la fiere Elizabeth. Eſt-il poſſible, dit cette Reine, dès qu'on ne la vit plus, que cette célebre Mariamne fût faite comme cela? Quoi! c'étoit une grande idole pâle, maigre & ſérieuſe? & depuis tant de ſiecles, elle a paſſé pour une merveille? Ma foi, dit le Comte d'Eſſex! ſi j'avois été à la place d'Hérode, je ne me ſerois jamais brouillé avec un chat ſauvage com-

me cela, ſur le refus de ſes careſſes. Je lui ai pourtant trouvé, dit Sidney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air, & quelque choſe de noble & de naturel dans toute l'action. Fi! répondit l'autre; la grandeur de ſon air eſt impertinente, la grace qu'elle a dans ſes manières aiſées que vous admirez, eſt pleine de préſomption, & je lui trouve de l'inſolence juſques dans la taille. La Reine ayant approuvé tout cela, condamna principalement la pauvre Princeſſe ſur le mépris & l'averſion qu'elle avoit eue pour la perſonne de ſon mari, & ſur la réſiſtance continuelle qu'elle avoit faite à ſes plus tendres empreſſemens; qu'elle avoit eu beau dire que

c'étoit parce qu'il avoit égorgé toute ſa famille, ce n'étoit pas une raiſon pour lui refuſer les droits de l'hymen, quand il les auroit exigés vingt fois par jour; & conclut que pour cette ſeule rébellion, Hérode avoit bien fait de lui couper la tête.

Le Docteur Fauſte, pour paroître ſçavant en tout, aſſura que ce n'étoit point pour cette raiſon qu'Hérode s'étoit défait de la chaſte Mariamne; que tous les Hiſtoriens s'y étoient mépris; mais qu'une certaine Salomé, ſœur du Roi, & maudite de Dieu, avoit rapporté à ſon frere, qu'étant à un Sacrifice auprès de la Reine, elle l'avoit entendue de ſes propres oreilles, qui prioit bien dévotement le Dieu

d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, de la délivrer de son vieux cocu de mari. Si ce trait-anecdote ne fut pas cru, au moins parut-il nouveau. Un moment après, la Reine ordonna qu'on fît venir Cléopâtre, du même air qu'elle auroit pu demander une de ses femmes de chambre :

Pas n'y manqua le sçavant Fauste,
Et pour n'être point ennuyeux,
Il fit partir devant ses yeux,
Un petit diablotin en poste,
Pour la transporter dans ces lieux.

Peut-être serez vous bien aise d'apprendre la manière dont ce Courier fut dépêché? la voici. Il ne fit que prendre un grand bonnet fourré qu'il portoit, & en trois coups de baguette, l'ayant métamorphosé en

haquenée blanche, la plus jolie du monde, il lui mit un bout de ſa baguette dans le derrière, & après avoir ſoufflé dans l'autre, la haquenée partit comme un éclair, & en ſept minutes, revint avec l'illuſtre Cléopâtre, qui mit pied à terre au bout de la galerie. La Reine comptoit bien que cette apparition dédommageroit ſa curioſité du peu de ſatisfaction que les charmes tant vantés des autres lui avoient donné. Nous allons voir ce qui en arriva.

La Reine d'Eygpte avoit fait de grands apprêts, ayant appris par ſa monture, le ſujet de ſon voyage, & le peu de cas qu'on avoit fait de la belle Helène & de l'infortunée Mariamne. Dès qu'elle parut, la ge-

lerie fut embaumée des parfums les plus précieux de l'Arabie heureuse : car elle s'en étoit mis partout, tant à cause qu'il y avoit du tems qu'elle étoit morte, que pour laisser au moins sa mémoire en bonne odeur, en cas qu'on ne fût pas content de sa figure après son départ. Elle avoit la gorge fort découverte ; une attache de rubis & de gros diamans retrouſſoit ses juppes beaucoup au-dessus du genou gauche. Ce qui n'étoit pas découvert de sa personne, paroissoit très-distinctement au travers d'une gaze transparente qui composoit son habillement. Dans cet équipage galant & léger, elle fit au milieu de la galerie le même manège qu'avoient fait avant elle les deux autres.

Dès qu'elle eut le dos tourné, on ne manqua pas de tomber ſur ſa perſonne & ſur ſa friperie. La Reine crioit comme une poſſédée, qu'on lui brûlât du papier ſous le nez, à cauſe des vapeurs que l'onguent dont cette momie s'étoit frottée, lui avoit cauſées. Elle la trouva moins ſupportable que la femme d'Hérode & la fille de Léda : elle ſe moqua fort de ce qu'elle s'étoit trouſſée en Diane pour montrer la plus vilaine jambe du monde, & dit qu'elle auroit mieux fait de paroître en robe fourrée, que dans ce petit habillement d'été, qui expoſoit à la vue des tréſors qui n'étoient faits que pour être éternellement cachés. En effet, dit le Comte d'Eſſex, voilà un corps

plaiſamment bâti pour aller auſſi débraillée qu'elle fait. Il eſt vrai qu'elle a quelque éclat, & que ſa peau eſt aſſez blanche pour une Egyptienne : mais c'eſt l'appanage de toutes les rouſſes, dont elle à ſans doute été l'Archi-doyenne en ſon temps. Le Chevalier Sidney, qui, outre ces défauts, trouvoit qu'elle avoit trop de ventre, & trop peu de derrière, s'écria :

Fauſte, par cette viſion,
Combien de choſes à rabatre
Dans la riante fiction
Que l'hiſtoire nous fait à ſa confuſion
De la fameuſe Cléopâtre !
Ah ! dans le combat d'Actium,
Antoine, pour elle poltron,
Devoit cent fois plutôt ſe battre,
Ou ſe faire tenir à quatre,
Que de ſuivre cette guenon.

Guenon, tant qu'il vous plaira, dit le Docteur! voilà pourtant celle qui mit dans ſes fers le Héros qui s'étoit rendu maître du monde; & c'eſt cette même guenon qui tourna la tête à cet autre Héros que vous venez de dire. Mais Madame, dit-il à la Reine, puiſque ces fameuſes étrangeres ne ſont pas de votre goût, n'en cherchons plus hors de vos Etats; l'Angleterre qui a toujours été en poſſeſſion de produire des beautés parfaites, comme nous le voyons par Votre Majeſté, nous fournira peut-être un objet plus digne de votre attention dans l'apparition de la belle & malheureuſe Roſemonde. Votre Grandeur qui ſçait tout, n'en ignore apparemment pas l'hiſtoire. J'en

ai quelque idée, dit-elle : mais comme mes grandes occupations l'ont preſque effacé de ma mémoire, je ne ſerai pas fâchée qu'on l'y retrace par une petite répétition de ſes aventures.

Il n'y a pas encore trois jours, dit le Chevalier Sidney, que je liſois cet endroit de la vie d'Henri ſecond, un de vos plus illuſtres prédéceſſeurs. Ce grand Roi avoit le cœur du monde le plus tendre, mais rien moins que ſcrupuleux ſur l'inconſtance : cependant il y avoit quelques années qu'une certaine Jeanne Shoar en étoit en paiſible poſſeſſion : elle avoit de la beauté ; mais il s'en falloit bien qu'elle n'en eût aſſez pour fixer une légereté comme la ſienne, ſi le diable ne

s'en étoit mêlé : car en ces tems-là tout, le monde tenoit pour constant que c'étoit par sortilege & pure magie qu'elle s'étoit fait aimer, & qu'elle conservoit sa conquête. C'est à Faustus à nous dire ce qu'il en pense, lui qui est versé dans ces innocentes petites rubriques. Quoiqu'il en soit, voici comme l'enchantement de Dame Jeanne se rompit, si tant est qu'il y en ait eu à son fait.

Le Roi s'étant un jour égaré à la chasse dans une vaste forêt, fit tant en tournoyant & retournoyant de côté & d'autre, qu'il se trouva au bord d'un ruisseau dont l'eau étoit belle & claire : il en suivit quelque temps le cours, & cela le mena dans un endroit où le ruisseau s'é-

largiſſant, faiſoit une eſpèce de baſſin, bordé d'un gazon vert & frais, ombragé de grands arbres extrêmement touffus. Or, comme ces ſortes d'endroits ſont d'ordinaire les ſcènes de quelque aventure, celle qui lui arriva, fut de trouver d'abord des habits de femme au pied d'un de ces arbres, ce qui l'obligea de mettre pied à terre, avec quelque émotion, & s'étant avancé trois ou quatre pas, il vit les perſonnes à qui ces habits appartenoient; c'étoient deux Nymphes qui étoient juſqu'au cou dans cette fontaine, & qui pouſſerent en même temps deux cris des plus aigus, voyant un homme de cette apparence qui venoit droit à elles. Le viſage de la plus jeune le frappa d'un ſi grand étonnement,

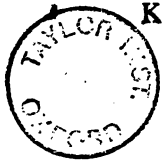
étonnement, qu'il en demeura quelque temps immobile, & parut tout éperdu : il ne prit pas garde à l'autre, quoiqu'elle fût ſortie de l'eau comme une étourdie, pour courir à ſes habits. Sa compagne, qui avoit bien autant de peur, & qui n'avoit pas été moins ſurpriſe qu'elle, ne jugea pas à propos de l'imiter. Elle étoit fort embarraſſée : mais voyant que le Roi ne l'étoit pas moins, elle ſe raſſura un peu, & lui dit, que comme tout ce qui paroiſſoit en ſa perſonne, lui faiſoit juger qu'il avoit été armé Chevalier, elle le ſupplioit de lui accorder un don : c'étoit la grande manière en ces temps-là. Ainſi le Roi qui lui avoit déjà donné ſa perſonne, ſa liberté, ſon cœur & ſon

ame, jura qu'il ne lui refuſeroit rien de ce qu'elle lui feroit l'honneur de lui demander, quand ce ſeroit la moitié de ſon Royaume. A ce mot, la Belle treſſaillit, & penſa ſe lever pour lui faire la révérence; mais ſupprimant ce premier mouvement que le reſpect & le devoir lui avoient inſpiré, la grace qu'elle lui demanda, fut d'avoir la bonté de ſe retirer, juſqu'à ce qu'elle fût ſortie de l'eau, & qu'elle eût repris ſes habits. Il obéit comme un enfant, quoique dans ces ſortes d'occaſions, il fût d'ordinaire aventureux : mais le pauvre Prince l'aimoit déjà à la fureur. Il n'en faut pas davantage, pour que l'homme du monde le plus délibéré devienne plus ſoumis & plus timide qu'une

pucelle auprès de l'objet aimé. Il ſe retira donc : mais ce ne fut pas avec intention de tenir tout-à-fait ſa parole. Dès qu'il ſe vit couvert de quelques buiſſons, il donna un coup de fouet à ſon cheval, qui ſe mit à galopper par le bois, & Sa Majeſté ſe mit à quatre pattes, & s'étant traînée vers l'endroit d'où il venoit, il écartoit doucement les branches qui lui fermoient la vue de la fontaine, juſtement comme la belle inconnue en ſortoit ſans aucune précaution, & ſans ſe douter de cette ſupercherie de la part d'un Chevalier errant, qui de plus étoit Roi. Dieu ſait ſi le Prince, qui étoit devenu éperdument amoureux, à ne lui voir pour ainſi dire que le bout du nez, trouva de

quoi achever de s'enflammer dans la contemplation de tout le reſte. L'hiſtoire dit que quoiqu'il fût à quatre pattes, il y auroit bien reſté trois jours ſans boire ni manger, tant les objets lui plaiſoient : mais on ne lui en donna pas le tems. La Nymphe fut s'habiller, & ſon nouvel adorateur, après un petit détour, ſe préſenta devant elle. La premiere choſe qu'il fit, ce fut de ſe jetter à ſes pieds pour lui jurer qu'il l'adoroit, ſans s'informer qui elle étoit. La ſurpriſe, le reſpect, l'émotion & la rougeur, qui s'étoient emparés tout à la fois de la charmante Etrangere, auroient ſans doute déſorienté les appas de tout autre ; mais les ſiens n'en firent que croître & embellir : ſi bien

que le pauvre Roi . . . Chevalier dit la Reine, abrégeons, s'il vous plaît. Tant qu'il vous plaira, Madame, reprit-il. On entendit un grand bruit de chevaux : c'étoient les gens de la ſuite du Roi, qui l'ayant cherché pendant une groſſe demi-heure, lui ramenoient ſon cheval par la bride. Il remonta deſſus, après avoir appris que ſa nouvelle Divinité s'appelloit Roſemonde, fille d'un Baron dont le Château n'étoit qu'à cinquante pas de cette forêt. Il revint tout rêveur, & tout refroidi pour ſa maîtreſſe Jeanne. Elle s'en apperçut bien-tôt ; il ne s'en mit guere en peine ; il alloit plus ſouvent à la chaſſe, & en revenoit toujours plus refroidi pour elle. Cela fit naître les ſoupçons, & les



ſoupçons mirent force eſpions en campagne ; un deſquels l'informa qu'on avoit trouvé le Roi à deux genoux devant une jeune perſonne belle comme un ange, le jour qu'il s'étoit égaré ; & que toutes les chaſſes qu'il avoit faites depuis, n'avoient été qu'à ſon intention. A cette découverte, la Dame Jeanne, qui, ſauf le reſpect de Votre Majeſté, étoit la plus méchante carogne de l'univers, jetta feu & flammes, gourmanda le Roi, comme elle auroit fait ſon laquais : & comme elle avoit un aſcendant diabolique ſur ſon eſprit, elle l'obligea, par ſes menaces & ſes vacarmes, de conſentir, comme un grand benêt qu'il étoit, qu'on enlevât la pauvre Roſemonde, &

qu'on l'enfermât dans un vieux château, au milieu d'un déſert, qui s'appelle encore de nos jours la priſon de Roſemonde. Ce fut dans cette priſon qu'au bout de quelques années, la déteſtable Shoar fit étrangler ſa rivale, pendant un voyage que le Roi fut obligé de faire en France.

Voilà, dit la Reine, une fin bien déplorable ! Ce qu'il y eut de plus triſte, dit l'Enchanteur, c'eſt qu'elle fut enlevée, & qu'elle mourut ſans que ce Roi ſi paſſionné eût jamais mis d'autre fin à une aventure qui avoit eu de ſi tendres commencemens. La bonne Elizabeth, après un certain branlement de tête, & un petit ſourire d'incrédulité, témoigna beaucoup d'impatience de voir celle

dont on venoit d'abréger l'hiſtoire. Il y a, dit Fauſtus, un inſtinct ſecret dans cet empreſſement, puiſque, ſuivant la tradition, & quelques mémoires de ces vieux tems, la belle Roſemonde avoit beaucoup de votre air, & reſſembloit paſſablement à Votre Majeſté, quoique ce fût en laid, comme on peut croire. Voyons-la, dit la Reine! Mais dès qu'elle paroîtra, Chevalier Sidney, je vous ordonne de l'obſerver avec la derniere exactitude, afin que, ſi nous trouvons qu'elle en vaille la peine, vous en puiſſiez faire une deſcription reſſemblante. Cet ordre donné, & quelques petites conjurations finies, comme l'endroit où la Belle étoit enterrée n'étoit qu'à trente lieues de Lon-

dres, elle parut au bout d'un moment. Dès la porte de la galerie, ſon air & ſa figure plurent extrêmement. A meſure qu'elle avançoit, ſes attraits ſembloient briller d'une nouvelle lumière; & ſi-tôt qu'elle fut à portée d'être mieux examinée, l'approbation de la compagnie parut à certains airs de plaiſir & d'admiration que chacun témoignoit en la regardant; & chacun ſembloit approuver en ſoi-même le goût d'Henri ſecond pour elle, en déteſtant la foibleſſe dont il l'avoit immolée. Le Docteur ne lui avoit point donné d'autre habit que celui qu'elle avoit repris en ſortant du bain: ce n'étoient que des cornettes unies, rattachées au haut de ſa tête, une robe de chambre de

taffetas, un juppon de toile jaune assez court, & légerement brodé de soie. C'étoit pourtant dans cet extrême négligé qu'elle effaçoit l'éclat du jour au gré des spectateurs. Elle s'arrêta beaucoup plus long-tems devant eux, que n'avoient fait les autres; & comme si elle avoit sçu les ordres qu'on avoit donnés au Chevalier, elle se tourna deux ou trois fois vers lui en le regardant assez agréablement. On eût dit qu'à chacun de ces regards, le cœur lui fondoit dans l'estomac, tant il en avoit la mine niaise & déconfite. Il fallut enfin qu'elle prît congé de la compagnie; & dès quelle fut sortie: mon Dieu! s'écria la Reine, la jolie créature! non, je n'ai rien vu

de ma vie, qui plaiſe tant. Quelle taille ! quelle nobleſſe d'air ſans affectation ! & quel éclat ſans artifice ! & l'on me viendra dire que je lui reſſemble ! qu'en dites, vous-Comte, pourſuivit-elle ? Il étoit alors ſi penſif, qu'il ne lui répondit rien tout haut ; mais il diſoit à part ſoi : plût à Dieu, Babet, ma Reine & ma maîtreſſe, j'en donnerois le meilleur cheval de mon écurie, quand ce ne ſeroit qu'en laid, que tu lui reſſemblerois ! & puis, il lui dit tout haut : ſi vous lui reſſemblez ! Votre Majeſté n'auroit qu'à faire un tour de galerie en robe de chambre flottante, & en jupon brodé de ſoie ; & ſi notre Sorcier lui-même ne s'y méprenoit, tenez-moi pour un faquin. Pendant

toutes ces fadeurs, & quantité de miseres de cette nature, dont le favori flattoit la vanité de la bonne Dame, le Poëte Sidney, un crayon à la main, achevoit de mettre au net le portrait de la belle Rosemonde. Dès qu'il y eut mis la dernière main, il eut ordre d'en faire la lecture, & voici par où il commença :

Allons mes vers ! obéissons,
Puisque ma Reine me l'ordonne ;
Et du plus beau de nos crayons,
Traçons & l'air & la personne
D'un objet dont l'éclat de mille feux rayonne,
Et qui du Dieu des vers mérite les chansons.
Loin d'ici, flatteuse imposture,
De fictions, de faux brillans,
Dont on embellit la peinture,

Quand les objets ſont indigens !
Pour mettre à fin mon aventure,
D'une main, & fidelle & ſure,
Peignons l'original ſans fard & ſans encens :
Il ſuffira des ornemens
Que fournit l'aimable nature.
Il faut, en traçant la beauté
De la divine Roſemonde,
Dans le plus beau portrait du monde,
N'employer que la vérité.

Voilà parler en honnête-homme, & qui, pour un faiſeur de vers & de romans, ſemble avoir quelque conſcience. Voici comme il pourſuit dans le détail des charmes qu'il décrit :

De graces & d'attraits, un brillant aſſemblage
Accompagnoit mille agrémens,
Inſéparables des beaux ans,

De la jeuneſſe heureux partage !
Tout plaiſoit dans ſon beau viſage ;
De Flore les tréſors naiſſans
Y paroiſſoient en étalage,
Mais purs, naturels, innocens,
Et tels qu'on les voit au printems,
Quand Zéphire les ſéche, après un prompt orage.
Sa bouche couronnoit l'ouvrage :
Elle étoit faite pour ſes dents.
Heureux ! parmi tous les vivans,
Qui jouiroit de l'avantage,
Après mille & mille tourmens,
D'y pouvoir offrir ſon hommage !
Ses yeux n'étoient pas des plus grands ;
Mais, ciel ! quel étoit le langage
De leur traits vifs & ſéduiſans !
Puiſque par leurs regards, les plus indifférens,
Juſques au fond du cœur, ils s'ouvroient un paſſage !
Rien n'étoit ſi beau que ſon nez :
D'Hébé c'étoit le nez celeſte ;

Et ſes deux pieds étoient tournés,
De manière que pour le reſte
De ces attraits toujours moins nus que devinés,
On n'avoit pas beſoin d'un autre manifeſte.
Sa taille avoit de ces appas
Qu'on ſent, mais qu'on n'exprime pas.
La nobleſſe en étoit ſuprême.
Dans toute ſa figure, & juſques dans ſes pas,
C'étoit un certain air digne du diadême;
Mais c'étoit de ces airs qu'on aime,
Et qu'on aime juſqu'au trépas;
Bref, à l'examiner du haut juſques au bas,
Belle Daphné, c'étoit vous-même
Qu'on peignoit ſur ce canevas.

Du moins en aurois-je juré, tant la deſcription vous convient, excepté pourtant la gorge qu'on a oubliée; & certainement, ſi l'on

prenoit la liberté de vous copier, ce ne ſeroit pas un article à ſupprimer. Certaine forme, certain éclat, & certaine ſituation dont la nature a doué le peu que vous en laiſſez voir, offriroient d'aſſez agréables idées à mettre en proſe ou en vers, ſans la moindre exagération, pour rendre la choſe plus touchante. Je ne ſuis guère plus content de ce qu'il dit de la bouche de ſon original. On diroit que c'eſt celle de quelque Sybille, tant il craint d'y toucher! Il eſt bien vrai que dire qu'elle eſt faite pour aſſortir les plus belles dents du monde, c'eſt quelque choſe: mais ce n'étoit pas aſſez: & s'il avoit eu connoiſſance de la vôtre, il auroit dépeint en vers auſſi gracieux, vos levres fraîches & ver-

meilles ; il auroit dit qu'autour de ces levres, quand il vous plaît de ſourire, le ciel à placé certains agrémens qu'il oublie, ou qu'il ne ſe donne pas la peine de placer autour des autres.

Revenons à notre galerie. On y déliberoit ſur le choix de l'apparition qui devoit ſuccéder à celle de Roſemonde. L'Enchanteur fut d'avis de ne plus ſortir d'Angleterre pour chercher des beautés de réputation, & propoſa cette celebre Comteſſe de Salisbery, qui avoit donné lieu à l'inſtitution de l'Ordre de la Jarretière, comme une certaine Beauté flamande avoit été cauſe de l'invention de celui de la Toiſon d'Or. On trouva la propoſition bien imaginée : mais la Reine dit

qu'avant toutes choſes, elle vouloit voir encore une fois ſa chère Roſemonde : le Docteur s'en défendit fort & ferme, en diſant que la choſe n'étoit guère praticable dans l'ordre des conjurations, outre que la rétrogradation des phantômes irritoit les puiſſances ſoumiſes à ſes premiers enchantemens. Mais il eut beau dire, on crut qu'il ne faiſoit ces façons que pour ſe faire valoir, & la Reine lui parla d'un ton ſi ſérieux, qu'il fut obligé de s'y rendre. Il aſſura pourtant que ſi Roſemonde faiſoit tant que de revenir, ce ne ſeroit ni par où elle étoit entrée, ni par où elle étoit ſortie la première fois, & que chacun prît garde à ſoi, car il ne répondoit plus de rien. La Reine,

comme on a dit, ne ſçavoit ce que c'étoit que la peur, & nos deux Méſſieurs étoient un peu aguerris ſur les apparitions. Ainſi les paroles du Docteur ne leur cauſerent pas grande émotion : cependant il avoit commencé. Jamais conjuration ne lui avoit donné tant de peine ; car après avoir marmoté quelque tems en faiſant des grimaces & des contorſions qui n'étoient ni belles, ni honnêtes, il mit ſon livre à terre, au milieu de la galerie, en fit trois fois le tour à cloche-pied ; enſuite de quoi, il fit l'arbre fourchu contre la muraille, la tête en bas, & les jambes en haut : mais voyant que rien ne paroiſſoit, il eut recours au dernier, & au plus puiſſant de ſes

preſtiges, & ce fut de faire trois ſauts en arrière, le petit doigt de la main droite dans l'oreille gauche, & de ſe donner trois claques ſur les feſſes, en criant trois fois, Roſemonde, à pleine tête. A la dernière de ces claques magiques, un vent ſoudain ouvrit avec impétuoſité la fenêtre d'une grand croiſée par où la charmante Roſemonde mit pied à terre au milieu de la galerie, comme ſi elle ne fût deſcendue que d'une berline. Le Docteur étoit tout en eau; & pendant qu'il s'eſſuyoit, la Reine qui la trouva incomparablement plus aimable qu'à ſon premier voyage, laiſſa, pour le coup, endormir ſa prudence ordinaire par un tranſport d'empreſſement, & ſortit de ſon cercle, les

bras ouverts, auſſi étourdiment qu'auroit pu faire la Dame à la pièce jaune, en s'écriant : ah, ma chère Roſemonde ! Dès qu'elle eut lâché la parole, un violent éclat de tonnerre ébranla tout le palais ; une vapeur épaiſſe & noire emplit la galerie, & pluſieurs petits éclairs nouveaux-nés ſerpentoient à droite & à gauche autour de leurs oreilles, & faiſoient tranſir les ſpectateurs. L'obſcurité s'étant enfin diſſipée petit-à-petit, on vit le Magicien Fauſtus, les quatre fers en l'air, écumant comme un ſanglier, ſon bonnet d'un côté, ſa baguette de l'autre, & ſon alcoran-magique entre les jambes : perſonne, dans cette aventure, n'en fut quitte pour la peur.

Les éclairs redoubloient avec vivacité ; le Comte d'Eſſex en avoit perdu le ſourcil droit, Sidney la mouſtache gauche. On ne ſçait s'il en coûta quelque choſe à la Reine ; mais notre Auteur dit dans ſes mémoires, que la fraize de Sa Majeſté ſentoit le ſouffre, & le bas de ſon vertugadin, le riſſolé, que c'étoit uñe pitié d'en approcher. Vous jugez bien, charmante Daphné, qu'après une telle déroute parmi nos curieux, le deſir de voir la Comteſſe de Salisberi, fut remis à un autre jour ; je ne trouve pas même dans les mémoires du Chevalier Sidney, qu'il en aît jamais été queſtion depuis.

Je me flatte de mon côté, que cette longue rapſodie vous aura

tellement excédée, que vous ne vous aviſerez plus de me prier de mon déshonneur, en m'obligeant à retomber dans ces ſortes de récits :

Ainſi chantoit par nos vallons,
Par nos bois, & par nos prairies,
Ou bien ſur les rives fleuries
De quelqu'onde des environs,
Un certain berger ſans moutons,
S'occupant de ſes revêries ;
Ou décrivant dans ſes chanſons,
Sans y mêler de flatteries,
De vrais appas ſous de faux noms.
Mais c'en eſt fait ! & ce langage,
Dont il ſçut par fois enchanter
Quelques bergeres du village,
Du tems qu'il aimoit à chanter,
Ne lui paroît qu'un ſot ramage,
Qui n'a plus de quoi le tenter.
Adieu, dit-il, célebre rive,

Où tant de fois, mes chalumeaux,
Accompagnoient ma voix plaintive,
Lorſque je racontois mes maux
Au cours de votre eau fugitive!
Adieu vous dis, célebre rive!
Je vous conſacre mes pipeaux.

LA VOLUPTÉ,

DIALOGUE.

PAUSANIAS, A SON AMI.

Les jeunes gens firent hier le ſacrifice ordinaire à Mercure, & en vérité, il eſt difficile de rien voir de plus aimable que la jeuneſſe d'Athenes. Après que la cérémonie fut achevée, comme il faiſoit beau, la plûpart ſortirent de la ville pour aller ſe divertir à la campagne, & jouir du loiſir que la fête leur donne. Ils avoient encore ſur la tête leurs couronnes de fleurs qu'ils garderent tout le jour, & ils s'amuſoient à différens exercices, le long des bords

d'Iliſſus. Les plus grands s'étoient fait amener des chevaux pour les monter dans la plaine, & ſignaler leur adreſſe devant les plus jeunes: les autres les regardoient faire, ou s'occupoient de jeux convenables à leur âge. Les Amants (car vous ſçavez ce que nos loix permettent) ne manquerent pas de s'y trouver; & moi, ſans être Amant, je m'y trouvai auſſi, je ne ſais pourquoi. Agathon arriva, plus beau que le jour, & fait d'une ſorte à donner de l'amour aux plus inſenſibles. Il étoit ſuivi d'un grand nombre de gens, qui tous me parurent touchés de ſa beauté: ce qu'il étoit aiſé de juger à leurs manières. Les uns ne parloient point, & demeuroient comme immobiles, mais avec de

regards ſi paſſionnés, que l'on voyoit bien qu'ils reſſentoient quelque choſe de plus encore que les autres, qui étoient outrés dans leurs geſtes & dans toutes leurs actions. J'ai bien vu des Coribantes; j'ai vu des Prêtres de Bacchus : mais quelle différence de cette ſorte de fureur à celle que l'amour inſpire! ceux-là ont l'œil farouche, la voix terrible, les cheveux heriſſés : mais le Dieu qui fait aimer, ne rend que plus aimable; il donne aux yeux, comme aux cœurs, de la vivacité & de la tendreſſe : le ſon de la voix, quand il le regle, devient touchant, & les ſentimens de l'ame repandent ſur toutes les actions une grace & une douceur que toute autre Divinité ne ſauroit inſpirer. Tous

les yeux étoient fixés ſur ce jeune homme, & je ne ſais ſi je ne puis point le comparer à l'Helène d'Homère, dont les charmes ſe firent ſentir à Priam même. Je le ſuivis comme les autres, parmi leſquels il y en avoit de beaucoup plus vieux que moi. Quand je fus aſſez près de lui pour écouter ce qu'il diſoit, j'entendis que quelques jeunes-gens qui ſembloient plus ſérieux que les autres, le prioient de leur redire un entretien qu'il avoit eu avec Aſpaſie, ſur la volupté, & dont il leur avoit ſouvent parlé. Il le refuſa quelque temps, les remettant à une autre fois, & il ajouta, en ſouriant, qu'il ne les croyoit pas occupés de choſes ſi importantes. Il céda enfin, & toute

cette troupe s'étant miſe autour de lui, il leur dit avec cet agrément qui lui eſt ſi naturel :

Je voudrois bien, mes amis, ſatisfaire votre curioſité : mais je ſens que je ne le puis faire qu'imparfaitement. Il me faudroit du temps pour me rappeller l'entretien d'Aſpaſie, & vous me prenez au dépourvu. Mais vous le voulez, & ſouvenez vous que je vous obéis. Vous ſçavez la part qu'Aſpaſie a dans notre gouvernement, par l'amour qu'elle a ſçu inſpirer à Periclès : vous ſçavez auſſi que la réputation de ſon mérite & de ſon eſprit a attiré chez elle les plus grands Philoſophes, & entr'autres Anaxagore ; & Socrate qui ne dit rien ſérieuſement, aſſure néanmoins

qu'elle lui a enſeigné la Réthorique. Ne vous étonnez point après cela ſi ſes diſcours répondent à ſes connoiſſances, & s'ils ſont au-deſſus des diſcours que tiennent ordinairement les femmes. Un jour donc que j'étois demeuré ſeul avec elle, & que je lui parlois de la volupté, parce qu'elle ne peut qu'en réveiller les idées, & parce que j'ai appris de Socrate, qu'il faut parler à chacun des choſes où il excelle : la plupart des hommes, me dit-elle, ſont débauchés, ſans être voluptueux : & comment, lui dis-je ! la volupté eſt donc différente de la débauche ? Comme le blanc l'eſt du noir, me dit-elle, & je vous crois fort voluptueux, ſans vous croire débauché. Je vous prie, lui

dis-je, apprenez-moi à me connoître, & ce que c'eſt que la volupté par oppoſition à la débauche, afin que quand Socrate viendra, avec ſes queſtions, me prouver que je ne me connois pas moi-même, j'aie des armes pour me défendre, & que je puiſſe lui faire voir que vous avez eu plus d'un diſciple. Aſpaſie ne put s'empêcher de ſourire, & reprenant la converſation, me dit: La nature a mis dans toutes les choſes qui ont vie un certain deſir d'être heureux, & c'eſt cette inclination qui porte chaque animal à chercher le plaiſir qui lui convient. L'homme qui participe de l'eſſence divine, & pour qui, dit-on, Prométhée a dérobé le feu du Ciel, ſait ſeul goûter le plaiſir par

l'eſprit & avec réflexion ; & c'eſt ce goût de l'eſprit, c'eſt cette réflexion qui diſtingue la volupté d'avec la débauche. L'homme parfait eſt voluptueux : mais celui qui, livré à ſon tempérament, ne differe des bêtes que par la figure, n'a de plaiſirs que ceux de la débauche, & la débauche n'eſt autre choſe qu'un emportement qui vient tout entier de l'impreſſion des ſens ; la raiſon qui nous eſt donnée pour nous diſtinguer des autres animaux, n'y a aucune part : car la raiſon a ſa moleſſe, & ſait ſe plier aux choſes qui conviennent à la nature d'une ame bien née, & qui ne tient au corps que par des liens foibles & délicats. A parler juſte, il n'y a d'aimable que ces caractères ;

les autres ſont durs & ſans nulle inclination pour la vertu ni pour la politeſſe : auſſi n'ont-ils jamais de vrais plaiſirs. Mais oſerois-je, Agathon, parler de choſes encore plus relevées, & oſerois-je les dire devant vous ? je crains bien de m'oublier : mais on me pardonnera de m'oublier avec Agathon. Vous connoiſſez Anaxagore. Il étoit ici comme nous voilà : la plûpart des jeunes-gens étoient à l'armée, & ma chambre n'étoit remplie que de Philoſophes. La converſation ſe tourna ſur les choſes ſérieuſes, & Anaxagore, prenant la parole, ſe mit à dogmatiſer ainſi, peut-être contre ſon ſentiment. Avant le commencement du monde (il prenoit la choſe de loin) les élé-

mens étoient mêlés, & la matière formoit ce que les ancien Poëtes ont appelé *chaos* : alors la volupté ou l'Amour y mit une chaleur qui n'eſt jamais ſans mouvement ; & du mouvement, diſoit-il, vint l'ordre & l'arrangement de l'univers, chaque partie de la matière s'uniſſant à celle qui lui convenoit, & demeurant dans l'équilibre avec les corps voiſins ſelon la grandeur de ſon volume (car j'en ai retenu les termes). L'homme, comme le plus accompli des êtres, eut plus de part à ce feu univerſel, qui, dans chaque corps en particulier, comme dans toute la maſſe de la matière, eſt le principe de la vie & du mouvement. Celui qui en eut davantage, fut auſſi plus parfait, & reçut, avec le feu, plus d'in-

clination à la volupté. Je me mêlai dans la converſation en perſonne capable : & vraiment, lui dis-je, je vous ſais bon gré d'admettre le feu pour principe de toutes choſes ; auſſi bien je n'ai jamais rien compris à ceux qui tiennent pour l'eau, & je n'ai jamais aimé le commencement d'une des odes de Pindare. En effet, ajoutai je, ſans parler des arts, les agrémens, les manières, la vivacité, tout cela ſeroit bien loin, s'il n'y avoit que de l'eau au monde ; & je ſuis ſûre, me dit-elle, que l'eau ne vous eût jamais inſpiré cette belle Tragédie que vous lûtes dernièrement ici, & qui fait que depuis ce tems là, on ne parle que de la *Fleur* d'Agathon.

J'étois ſi charmé, ſi occupé de

ſon diſcours, que ſans trop répondre à ſes flatteries : mais Aſpaſie, lui dis-je en l'interrompant, n'ai-je pas oui dire à Socrate que la volupté étoit l'amorce de tous les maux, parce que les hommes s'y laiſſent prendre comme les poiſſons à l'appât de l'hameçon? Il eſt vrai, me répondit-elle, que cette inclination qui nous porte tous au plaiſir, a beſoin de la Philoſophie pour être reglée, & c'eſt à quoi l'on connoît les honnêtes-gens, qui, par une attention exacte, reglent toutes les actions de leur vie, & ſavent toujours ce qu'ils font. Au contraire, les autres, errant à l'aventure, & ſans nul autre guide que l'impreſſion de leur tempérament, ſe laiſſent toujours tyran-

niſer par quelque paſſion brutale. C'eſt la manière d'uſer des plaiſirs, qui fait la volupté ou la débauche. La volupté, repris-je, ſera donc l'art d'uſer des plaiſirs avec délicateſſe, & de les goûter avec ſentiment ? Mais donnez-moi quelque exemple de cela, afin que, ne doutant plus du principe, je ſache en tirer les conſéquences. Je le veux bien, répondit Aſpaſie ; & où le prendrons-nous, que dans l'amour, celui de tous les plaiſirs, le plus capable de délicateſſe & de groſſiereté ? Quiconque ſe livre à l'amour par une inclination qui ne porte pas ſur un goût fin & ſur des ſentimens exquis, n'eſt point un homme voluptueux : c'eſt un débauché. Mais celui qui aime les

qualités de l'ame, plus que celles du corps, qui tâche à s'y unir, autant qu'il eſt poſſible, par un commerce vertueux de ſentimens & d'eſprit, qui, ſuivant une fine galanterie, ne cherche qu'à partager un beau corps avec une ame ſi parfaite, celui-là peut paſſer pour avoir le vrai goût de la volupté. Ce goût adoucit la raiſon plutôt qu'il ne l'affoiblit, & conſerve la dignité de la nature de l'homme. Je vois bien préſentement, lui dis-je, qu'il ne faut pas écouter nos ſages, qui condamnent indifféremment toute volupté. J'oſe dire, me répondit-elle, qu'ils n'en ont pas une idée aſſez diſtincte, & qu'ils la confondent avec la débauche : car la vérité n'eſt-elle pas,

en quelque ſorte, la volupté de l'entendement ? La poëſie, la muſique, la peinture, l'éloquence, la ſculpture, ne ſont-elles pas tous les plaiſirs de l'imagination ? Il en eſt de même des vins exquis, des mets délicieux, & de tout ce qui peut flatter le goût, ſans altérer le tempérament. Pourvu que la raiſon conſerve ſon empire, tout eſt permis, & l'homme ne ceſſant point d'être homme, l'action eſt juſte & louable, puiſque le vice n'eſt que dans le déréglement. Mais voilà bien de la philoſophie, & je ne comprends pas pourquoi je fais tout cela. Il eſt vrai que ce ſont les galanteries dont Socrate m'entretient ; mais finiſſons. Il n'y a donc plus de fondement dans

cette guerre naturelle qu'ils ont imaginée entre la raiſon & les paſſions : elle doit plutôt les régler que les combattre, & moins travailler au deſſein chimérique de les déraciner de nous-mêmes, qu'à les aſſaiſonner par le goût de l'eſprit & par le ſentiment du cœur. On peut-être Philoſophe, & ſacrifier aux Graces ; & ces Déeſſes, ſans qui l'amour même ne ſauroit plaire, ne peuvent-elles pas s'accorder avec la ſageſſe ? J'ai toujours trouvé que cette inclination pour les choſes aimables, adoucit les mœurs, donne de la politeſſe & de l'honnêteté, & prépare à la vertu, laquelle, ainſi que l'amour, ne ſauroit être que dans un naturel ſenſible & tendre. Voilà, mes amis,

quel fut le diſcours d'Aſpaſie : elle me perſuada. Depuis ce jour, je ne ſuis plus de l'avis de ces Philoſophes qui ſoutiennent que la débauche & la volupté ne diffé-rent que du nom : mais ils nous aiment trop, & quittent trop ſouvent leur retraite pour nous ; & quelque choſes qu'ils diſent, leurs actions me font croire que dans le fond, ils ne ſont pas éloignés du ſentiment d'Aſpaſie.

LETTRE

à Monſieur de Dangeau,

CERTAINS Gaſcons rimans au bord de la Gyronde,
Vous doivent un remerciment,
Pour l'écrit le plus obligeant
Et le plus gracieux du monde,
Dans lequel il vous plut leur faire un compliment.
Mais en vain leur reconnoiſſance,
Pour ce remerciment, voulut ſe mettre en train :
Le Dieu des vers, choqué de leur impertinence,
Leur dit : d'où vous vient le deſſein
D'écrire à l'homme de la France,
De qui le goût eſt le plus fin ;
A qui les ſœurs ont mis en main
De vos Ouvrages la balance,
Et qui ſeul a la confiance

Des ſecrets de mon art divin ?
Demeurez donc dans le ſilence,
Et pour remerciment, allez, un beau matin,
Lui faire, à ſon lever, chacun la révérence.
Dans les lieux de ſa réſidence,
Vous ne verrez point le chagrin,
Ni l'inſolente médiſance :
La politeſſe & l'élegance
Vous en montreront le chemin :
Allez ! partez en diligence.

Vous jugez bien, Monſieur, que les deux Gaſcons ſe le tinrent pour dit : mais comme des gens établis depuis long-tems dans l'indolence d'une retraite paiſible, ont de la peine à prendre leur parti, lorſqu'il eſt queſtion d'en ſortir, ils n'ont jamais pu ſe mettre en chemin avant les fêtes de Pâques ; & comme ils

viennent par le coche, ils m'ont adreſſé cet écrit, avec une copie de la lettre qu'ils écrivent au Duc de Berwick. En attendant l'honneur de vous rendre leurs devoirs, trouvez bon que je m'aquitte de cette commiſſion par Madame la Maréchale de Berwick, & que je prenne cette occaſion pour vous aſſurer que perſonne n'eſt plus véritablement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A ſaint Germain, le 9 Mai 1707.

Vous venez de gagner une bataille complette & glorieuſe dans toutes ſes circonſtances. Vous avez rendu quelque ſervice, par cette victoire, à la Couronne d'Eſpagne. Vous n'avez pas mal fait votre cour au Roi, votre Maître, à Verſailles, & le Roi, votre Souverain, en paroît preſque auſſi content ici, que ſi vous l'aviez gagnée aux portes de Londres pour ſon rétabliſſement. Je ne ſçai comment vous vous trouvez de tout cela : mais, pour moi, je vous en fais de bon cœur mon compliment. Il eſt vrai que vous vous portez bien, & que

dans une mêlée où vous avez eu le plaiſir de vous fourrer bien avant, vous n'avez pu vous faire donner quelque balafre au milieu du viſage, ou quelque inciſion cruciale au haut de la tête, & ce n'eſt pas contentement pour un homme avide de gloire. Je vous conſeille pourtant de ne vous en point chagriner, & de prendre le tout en patience. J'avois cru, lorſque vous vous fîtes naturaliſer en France, que c'étoit pour mettre à couvert les biens immenſes que vous poſſédez en ce pays-ici, en cas d'accident: mais je vois bien que ce n'étoit que pour pouvoir exterminer ſans ſcrupule tout autant d'Anglois de la Princeſſe Anne, qui ſe trouvoient en votre chemin; & c'eſt

fort bien fait à vous. Cependant, ſi je n'avois peur de vous mortifier, je vous dirois que, quoiqu'on parle beaucoup de vous ici, on ne laiſſe pas de parler aſſez diverſement de votre conduite : les uns diſent que vous êtes trop inſolent, & que vous faites trop l'entendu à l'égard des ennemis ; & les autres aſſurent que vous ne vous faites pas aſſez valoir auprès de ceux qui vous veulent du bien, & qui vous en peuvent faire. Quoiqu'il n'y ait pas grand mal à tout cela, examinons un peu vos actions depuis que vous êtes dans le ſervice, pour voir ſi on vous accuſe avec raiſon :

L'orſqu'à Nervinde on combattit,
Et que l'Angleterre alarmée,
Eut appris par la renommée,

La disgrace qu'elle y souffrit,
Tout son Parlement en pâlit :
Mais votre Excellence animée
Par les dangers & par le bruit,
Par les canons, & leur fumée,
Mais plus que tout cela, charmée
De voir leur Orange interdit,
Se mit en tête, à ce qu'on dit,
De prendre toute son armée ;
Mais ce fut elle qui vous prit.

Voilà le premier chef d'accusation qu'on avance contre vous. Il est vrai que si vous aviez été suivi dans cette action téméraire, peut-être que cette grande journée eût été beaucoup plus sanglante pour les ennemis, & beaucoup moins pour nous. Que ne dit-on point de ce que vous aviez mené les Portugais si gaillardement dans votre première campagne en Espagne, & de

de ce que vous aviez pouſſé Meſſieurs leurs Alliés ſi loin, qu'on fut contraint de vous rappeller, de peur qu'il ne reſtât plus rien à faire en ce pays-là pour les autres? J'ai eu beau leur dire qu'au moins, depuis votre retour, vous n'avez point fait de faute, & qu'il me paroiſſoit que vous aviez rendu bon compte, depuis votre arrivée en Languedoc, de tous les Fanatiques des Cevènes, ſans compter la harangue que vous avez faite en manteau noir, & en colet uni, pour le ſervice du Roi, à votre réception, en qualité de Préſident au Parlement de Montpellier; ils n'ont pu diſconvenir de cela: mais ils ont traité d'extravagance la confiance avec laquelle, pour obéir aux ordres du Roi, vous avez

attaqué & pris une place qu'on jugeoit imprenable, & ils ont fort désapprouvé la dureté avec laquelle vous avez fait tuer à vos côtés deux Ingénieurs qui se seroient bien passés du soin que vous aviez de les animer par votre exemple. Ils disent bien autre chose de la campagne que vous avez faite en Espagne avant celle-ci : car, outre qu'elle a été de près d'un an, au lieu qu'on n'y restoit autrefois que six semaines de suite, ils disent que vous avez absolument contrevenu aux loix de la guerre, d'autant que s'il est permis de faire peindre le Commandant d'un Château, qui, avec cent ou cinquante hommes, aura arrêté une grande armée, & fait tirer le canon avant

que de ſe rendre ; à plus forte raiſon mériteriez-vous d'être roué pour n'avoir jamais quitté de vue une armée de trente-cinq mille hommes, d'en avoir retardé la marche, & de l'avoir penſé déſoler avec trois ou quatre mille chevaux ou Dragons que vous aviez. Pour moi, je trouve qu'ils ont raiſon, quand ce ne ſeroit que par l'alarme que vous avez donnée à tous vos amis pour vous : car on aſſuroit ſi poſitivement, non-ſeulement que vous étiez en danger, mais que vous étiez perdu, que moi qui vous connois, & qui ſçais le peu d'empreſſement que vous avez de mettre votre perſonne en ſureté, j'ai fait dire, je ne ſçai combien de Meſſes pour le repos de votre ame,

dont vous me rendrez l'argent, quand il vous plaira.

Enfin, après toutes ces erreurs, on vous ſoupçonne d'avoir eu beaucoup de part au retour du Roi & de la Reine d'Eſpagne dans leur Ville capitale, & d'avoir contribué de quelque choſe au rétabliſſement de leurs affaires, ſans vous en hauſſer, ni vous en baiſſer. Je ne ſçai ſi c'eſt le déſintéreſſement ou l'humilité qu'on vous reproche dans tout ce procédé : mais je ſçai bien que ſi c'étoit à recommencer, vous n'en auriez point d'autre.

Je voudrois bien pouvoir vous mander ce qu'on dit de vous ſur cette victoire mémorable que les armes du Roi viennent de remporter : mais cela eſt trop grand & trop élevé pour la proſe.

Il faudroit prendre la trompette
Dont on célebre les travaux
Des demi-Dieux & des Héros:
Une victoire ſi complette
Eſt digne des tons les plus hauts.
Pour nous, qui dans cette retraite,
Soit ſur le bord de nos ruiſſeaux,
Soit dans nos bois, ou ſur l'herbette,
N'avons, pour répondre aux Oiſeaux,
Que les fredons de la muſette,
Et qui, ſur d'humbles chalumeaux,
Chantons pour Iris, ou Nanette,
En menant paître nos troupeaux;
Nous remettons à la gazette,
Le détail éclatant de vos exploits nouveaux.
Notre muſe frivole, & quelque peu coquette,
Dans l'indolence & le repos,
N'aſpire qu'à la chanſonnette,
Et notre veine n'eſt pas faite
Pour le ſublime & les grands mots.

RÉPONSE

De Monſieur de Dangeau,

IL n'y a rien de plus joli que votre Lettre au Milord ; & j'en ſerois jaloux, ſi j'avois les talens que me donnent vos Gaſcons. Mais en vérité, Monſieur, je ne mérite point leurs louanges, & je vois votre gloire ſans envie : car je ne ſuis point à portée d'entrer en concurrence avec les Maîtres de l'art en vers & en proſe :

A nos meilleurs Auteurs vous donnez tablature,
Et vous reſſuſcitez Sarazin & Voiture,
Quand ils chantoient les faits du Prince de Condé.

De ce fameux Héros, Berwick à l'encolure,
La démarche, & le procédé:
Le Portugal intimidé,
Qui connoit déjà ſon allure,
Sera bientôt perſuadé
Que l'on va punir ſon parjure.
Ce pronoſtic, je crois, n'eſt pas trop hazardé:
Almança m'eſt un sûr augure,
Qu'ainſi le ciel l'a décidé.

Le comble du bonheur de Monſieur le Maréchal, c'eſt d'avoir un ami comme vous, qui ſçait, en badinant, & en le grondant, lui donner des louanges ſi fines & ſi exquiſes. Elles ont été du goût de tous les honnêtes-gens qui ſont à Marly. Je vous ſuis ſenſiblement obligé de m'avoir envoyé cette charmante Lettre, & par la digne

épouſe du vainqueur. Tout commerce avec vous, Monſieur, & avec vos Gaſcons, me fera toujours beaucoup d'honneur & de plaiſir.

FIN.

TABLE

Des pièces contenues dans le Supplément aux Œuvres de Monſieur le Comte d'Hamilton.

Les Roches de Salisburi, Allégorie. page 1

Placet à Madame la Ducheſſe de Berwick. 16

A Madame d'Artagnan, ſur la Promotion de M. ſon Mari. 19

Réponſe de Madame d'Artagnan par M. de Malézieux. 22

Réponſe à Madame d'Artagnan. 24

Epître à Madame l'Abbeſſe de Pouſſay, en lui envoyant des couplets de chanſon. 28

Au Duc de Berwick en Flandre, Saint Germain le 7 Juillet. 75

TABLE.

Au même en Flandre, saint Germain le 15 Juillet. 86
Au même en Espagne, le 4 Mai. 94
Au même en Flandre, à saint Germain, le 18 Juin. 98
Au même en Flandre, saint Germain, le 30 Mai. 106
A Madame la Comtesse de Dromond & Ploydon, à Forge. 127
Relations véritables de différens endroits d'Europe, de saint Germain en Laye. 146
Supplément aux Relations véritables de Fitz-James. 149
Relation d'une partie de chasse. 158
L'enchanteur Faustus, conte. 187
La Volupté, Dialogue. Pausanias, à son ami. 241
Lettre à Monsieur de Dangeau. 258
Réponse de M. de Dangeau. 270

Fin de la table.

0 3030

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 144 C

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet Fr II A. 1440

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 144C

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet Fr II A. 1440